

000165

000165
22/

LA REHABILITATION DU

PAYSAN

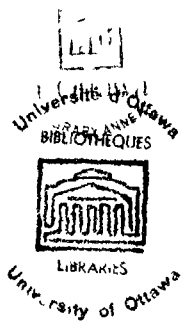
DANS LES OEUVRES

DE

RENE BAZIN

PAR

AMEDEE BENETEAU



UMI Number EC55479

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55479
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P O Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

AVIS

"Ce n'est point Thèbes, Babylone ou Carthage qui a apporté sa terre, et partant, sa civilisation; c'est la terre fécondée par le soc qui a germé ces villes illustres, leurs arts, leurs industries, les fleurs de leur vie policée, et les a fait dominer sur le désert. Dès que le labeur de l'homme a fléchi autour d'elles, le désert aussitôt les a assiégés puis il a tout nivelé sous les houles intarissables de ses sables muets" (Pesquidoux: La Glèbe, pp. 207-208)

Voici, en quelques mots, le rôle qu'a joué et que jouera toujours la terre dans l'histoire des nations. L'agriculture sera toujours l'industrie fondamentale sans laquelle nul pays ne peut se développer normalement. Il est vrai que certaines villes ne dépendent pas de l'industrie agricole pour leur existence: telles sont les villes alimentées par l'industrie minière ou l'industrie forestière. Mais nos mines et nos forêts sont-elles inépuisables? Feront-elles partie de l'héritage transmis à nos descendants de 2240? Non pas. Dans l'histoire de la nation canadienne, ces deux industries, ainsi que d'autres semblables, produiront des richesses éphémères qui feront bénéficier, au plus, quelques générations. Que restera-t-il de notre héritage matériel, d'ici à trois siècles? Il restera la terre, la bonne terre de chez nous, qui durera aussi longtemps que la nation qu'elle nourrit. Il faudra toujours manger et il faudra toujours tirer notre subsistance de la grande nourricière du genre humain.

Nous savons gré à tous les écrivains qui ont su mettre à l'honneur l'humble travailleur des champs et nous croyons faire oeuvre utile d'examiner certaines oeuvres de René Bazin qui fut un des premiers écrivains français à reconnaître toute la noblesse que comporte la vocation agricole. L'école naturaliste a dénigré honteusement le paysan français; elle a vu en lui la "bête humaine" qui peine pour ne pas crever de faim; Bazin y découvre le chrétien, trempant son corps et son âme dans un noble travail qu'exigent le bien-être et l'honneur de la famille. En vérité, ce que Bazin a le plus aimé dans ces humbles paysans, c'est leur âme; c'est pourquoi certains matérialistes, qui ne croient pas à l'existence de l'âme, ont trouvé plutôt puérides les oeuvres de ce grand écrivain catholique.

Par contre, François Mauriac, Paul Bourget, Louis Bertrand, Ferdinand Brunetière, René Doumic, Georges Goyau, Luc Halévy et combien d'autres, lui ont rendu des témoignages qui attestent la supériorité de son oeuvre. En effet, ces témoignages, si nombreux et si convaincants, obtinrent à l'éminent écrivain, en 1903, un fauteuil à l'Académie française. Et Bazin n'avait alors que cinquante ans et il n'avait pas encore écrit la moitié des oeuvres qu'il compléta en 1932, quand la mort le ravit à ses admirateurs innombrables.

LA REHABILITATION DE PAYSAN
DANS LES OEUVRES DE RENE BAZIN

le paysan
au
seizième
siècle.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, le paysan est demeuré le grand inconnu dans la littérature française. Au seizième siècle, l'école de Ronsard, dont les disciples tournent les yeux vers la nature pour nous brosser de charmants petits tableaux, ignorent à peu près l'humble paysan. Et pourtant, on croirait que celui qui se plaît à contempler la nature doit y voir, de temps à autre, le laboureur, au milieu de ses champs; il doit envier le sort de celui dont la vie est une communion ininterrompue avec la nature. Mais Ronsard lui-même, cet aimable poète qui voit: "Sur la branche au mois de may la rose

En sa belle jeunesse, en sa première fleur,

Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,

Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose, ne s'adresse qu'une fois au laboureur pour lui dire de ne pas trembler d'un empereur, "Qui doit bientôt, légère ombre

Des morts accroître le nombre."

Desportes, qui vécut durant la dernière moitié du seizième siècle, fut à peu près le seul poète qui prêtât une oreille attentive à l'appel de la terre. Il aspirait à passer sa vie,

"Entre les siens, franc de haine et d'envie,

Parmy les champs, les forests et les bois

Loin du tumulte et du bruit populaire,

Et qui ne vend sa liberté pour plaire

Aux passions des princes et des rois."

Il est réconfortant de penser qu'au moins un écrivain préfère les charmes de la vie rustique à la vie servile des courtisans de Versailles.

Le paysan
au
dix-septième
siècle.

Au dix-septième siècle, où il fallait écrire une littérature "aristocratique" dont on discutait les mérites à Versailles, on prescrivait aux auteurs les termes bas et les sujets banals. Comme le paysan ne parlait pas la langue raffinée des "précieuses", il devait céder le pas aux rois et aux reines, aux princes et aux princesses, qui occupaient le premier plan dans les pièces des deux grands dramaturges de l'époque. Seule, la nécessité obligea La Bruyère et Fénelon d'écrire au roi deux lettres pathétiques au sujet des paysans qui mouraient de faim. On implorait le roi de bien vouloir tendre la main à ces malheureux.

Le paysan
au
dix-huitième
siècle.

Au dix-huitième siècle, Jean Jacques Rousseau, qui, sur le point de mourir, fit ouvrir les fenêtres pour poser les yeux une dernière fois sur la nature, s'intéressa peu aux laboureurs. A peine peut-on découvrir dans ses oeuvres quelques allusions, par-ci par-là, ayant trait à "l'homme des champs." Bernadin de Saint Pierre, qui, le premier mit "du vert" dans la littérature, qui fit sentir à ses lecteurs les mélodies profondes et mystérieuses des forêts agitées par le vent, semble ne pas connaître le laboureur dont il ne parle pas.

Les oeuvres de Chateaubriand annoncent le dix-neuvième siècle. Le peintre incomparable du ciel et de la terre que fut Chateaubriand, cette âme sensible qui vibrait à tous les frémissements de la nature, n'a pourtant jamais tenté de brosser un tableau tiré de la vie rurale. Quel dommage!

Lamartine
et
le paysan.

Enfin parut Les laboureurs de Lamartine, et, pour la première fois dans la littérature française, un auteur de premier ordre nous fait une description des plus pittoresques du paysan et nous fait comprendre l'importance de son oeuvre bienfaisante.

Du sommet d'une rude colline, dont la base est baignée d'un lac qui scintille sous les rayons du soleil, l'auteur aperçoit le paysan "de la haute chaumine" qui vient labourer son "morceau de colline". C'est un travail viril: deux boeufs robustes tirent la charrue dont "le soc se dresse et vibre sous l'essieu gémissant". La terre se fend "en tronçons palpitants" et "fume comme une chair". Toute la journée sous les rayons brûlants qui rendent l'atmosphère "comme une haleine en feu de la gueule d'un four", ce dur labeur se poursuit. Le paysan "essuie la sueur du sentier sur son front mâle et doux." Mais voici que l'angelus tinte pour rappeler au travailleur "que le matin des jours et des soirs sont à Dieu";

A ce pieux appel, le laboureur s'arrête;

Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,

Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,

Elève un peu son âme au-dessus du sillon,

Tandis que les enfants à genoux sur la terre,

Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

Quelle peinture émouvante pour clore un si beau poème!

Comment le travail du laboureur apparaît-il aux yeux de l'auteur? Est-ce simplement un déploiement de force musculaire? Non pas. Ce travail est "la sainte loi du monde" qui permet à la "noble créature" d'aider Dieu et de servir la nature. Le premier jour où la plaine "but la sainte sueur humaine et reçut en dépôt le grain", les anges chantèrent "le second prodige accompli". Après la création du monde vint la culture de la terre qui permit aux peuples de se multiplier "comme des blés". Puis apparurent les bornes entre les pays et les lois provenant de la loi suprême qui émane de Dieu. L'amour de la patrie, "qui n'est que la sainte mémoire du champ par ses pères semé" entre dans le cœur de l'homme. Alors les "temples de l'Invisible" sortent "des flancs du rocher" et permettent à l'homme de s'approcher de Dieu. Ainsi Lamartine découvre dans la culture de la terre, l'origine des nations, des lois, du patriotisme et de la religion même.

Hugo
et
le paysan.

L'auteur français le plus fécond, celui qui s'est abreuvé à tant de sources littéraires, a failli oublier le paysan. Dans un long poème de cent huit vers intitulé "La terre", poème qui eût fourni une belle occasion de chanter le travail des champs, Hugo consacre trois vers seulement au laboureur! Il faut admettre, toutefois, que l'auteur a comblé cette lacune dans son charmant petit poème de vingt vers--un véritable bijou--où le semeur, couvert de haillons, se transfigure en un être sublime dont "le geste auguste" semble monter "jusqu'aux étoiles". (Saison des Semailles)

George
Sand
et
le paysan.

Dans un bon nombre d'anthologies, on trouve une description intitulée Les laboureurs, qui est un extrait tiré de La mare au diable, écrit par George Sand. Cet auteur aimait et admirait les paysans. Elle voyait, sur leur "noble" front, "le sceau du Seigneur", car ils sont nés "rois de la terre", et elle les décrit avec une sympathie émouvante. Ils possèdent de grandes qualités morales jointes à la force physique, qui est acquise au prix d'un dur labeur. Dans la description précitée, l'auteur nous peint une lutte herculéenne dont les adversaires sont, d'un côté, un coin de terre avec ses souches séculaires aux racines puissantes et profondes; de l'autre, un jeune homme dans la force de l'âge, qui gouverne quatre paires de jeunes boeufs qui "sentent encore le taureau sauvage", et qui n'obéissent "qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée". Cet homme, chez qui le travail a développé une force puissante, a conservé une âme tendre: une fois l'obstacle vaincu, le père jette "un regard de contentement paternel"

sur son enfant qui l'accompagne et qui se retourne "pour lui sourire"
"Et sur toute la scène plane un sentiment de douceur et de calme profond."

Une affection sincère et profonde unit les membres de la famille Maurice, le beau-père, demande à Germain de se remarier après un veuvage de deux ans. Germain a trois "beaux enfants" et "la vieille femme de Maurice ne court pas assez vite pour rattraper le petit Sylvain quand il se jette sous les pieds des bêtes". Et Maurice ajoute: "Quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos". Touchante réflexion d'un grand-père qui veille sur ses petits-enfants avec une prévoyance attendrissante!

Germain a aimé tendrement sa femme, tellement que son beau-père lui dit: "Je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi, dans le cimetière. Comment peut-on faire preuve d'un plus grand amour que de vouloir mourir afin de sauver la vie de celle qu'on aime?"

Mais Germain hésite de se remarier. Il a des enfants qu'il chérit plus que lui-même: "Si ces pauvres enfants venaient à être maltraités, haïs, battus?" Réflexion d'un bon père de famille qui s'oublie pour se donner à ses enfants.

L'avarice et l'égoïsme n'entrent jamais dans le cœur de Germain. Après la mort de Maurice, Germain ne craint pas que son beau-frère le dépouille de ses biens. "Je me fie à Jacques comme à vous-même", dit-il à son beau-père. "Jacques ne voudrait pas dépouiller les enfants de sa sœur pour les siens, puisqu'il les aime quasi autant les uns que les autres." Et il ajoute: "Quand à l'argent, ma mémoire est courte et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû". Paroles réconfortantes qui doivent assurer une mort paisible à celui qui, sur ses vieux jours, doit partager ses biens entre ses enfants!

Donc, jusqu'à l'avènement de l'école réaliste, on a écrit peu sur le paysan. Exception faite des romans champêtres de George Sand et du poème, Les laboureurs, de Lamartine. Le paysan compte peu dans la littérature. Toutefois, les quelques rares auteurs qui se sont aventurés dans ce domaine se sont montrés sympathiques à l'égard du laboureur. Jamais ils ne profèrent de médisances ou de calomnies sur son compte.

Il nous a été nécessaire de faire connaître les sentiments sympathiques de ces auteurs à l'endroit du paysan pour faire comprendre tout le tort que l'école réaliste et l'école naturaliste ont fait aux ruraux. Avec Balzac, on rebrousse chemin et, au lieu de faire valoir les qualités du paysan, on exagère démesurément ses défauts; on supprime son âme et Zola le réduit à l'état de brute. En parlant de l'influence néfaste de cette littérature, Joseph de Pesquidoux, qui est lui-même un terrien, dira: "Le paysan a longtemps passé pour un rustre ignorant, fermé à toute impression ou à toute sensation autre que l'émoi demi-instinctif éveillé en lui par le sol. Nombre d'écrivains l'ont fait se mouvoir, sentir et respirer comme une sorte de bête supérieure en qui l'animalité finissait toujours par dominer... semblable à quelque Priape antique aux pieds éternellement enfoncés dans le limon. Certes, je connais le paysan insouciant, méfiant et entêté, âpre, matériel, plié au physique et au moral sous la fatalité de la vie, après tant de calculs et d'espairs déçus, en son impuissance devant les forces naturelles, mais je l'ai vu aussi, je le vois tous les jours, tenace, courageux, ingénieux, dur à la peine, dur au mal, digne et noble souvent, attaché à son foyer, l'âme toute mêlée à la terre, non point enlizée, liée par une fidélité, par un amour incoercible où il entre une telle part de générosité, de spiritualité, qu'il est allé mourir avec joie, avec passion pour elle. (La Glèbe)

Aussi, L. J. Dalbis, ami fervent et intelligent des laboureurs, déplore le travail malsain de l'école naturaliste: "Plût à Dieu que les paysans de France eussent toujours été dépeints avec autant de sympathie que ceux du pays de Québec!" Sans parler des types dégradés, décrits par Zola, il y aurait long à dire sur le tort fait aux ruraux de France et, en définitive, à la France, par les romanciers, y compris ceux qui, comme Guy de Maupassant ont le plus de génie. Que de rouerie que de roublardise, que de malice; et, au total, que de coquinerie! Beaucoup sont peut-être physiquement plus propres et matériellement mieux installés que ceux de La Terre mais moralement, ils ne valent pas mieux. Sous prétexte d'art réaliste, toute une école n'a décrit de ces hommes que ce qui pouvait les diminuer ou les salir. Cependant, pour ceux qui les connaissent, que de solides qualités."

(Le Bouclier canadien, p. 165)

Le paysan
dans la
littérature
canadienne.

Qu'il soit dit en passant que ce jugement porté par un littérateur distingué fait honneur à nos écrivains canadiens-français. Si la matière de cette thèse porte sur des oeuvres d'auteurs français, ce n'est pas qu'on ignore la dette de reconnaissance que doivent nos "habitants" à nos auteurs. Dans Jean Rivard, qui fut le premier roman d'une certaine valeur publié à Québec en 1862, Gérin-Lajoie chanta la gloire de la terre. Et le précédent une fois établi, presque tous nos auteurs eurent, dans les années qui suivirent, de bons mots à dire au sujet de nos vaillants cultivateurs. Donc, si nous ne parlons pas de nos auteurs c'est que le sujet. La réhabilitation du paysan, n'a pas sa raison d'être dans la littérature canadienne-française, étant donné que nos écrivains, loin de médire la terre et ceux qu'elle porte, les ont chantés avec amour et sincérité. (Voir note au bas de la page)

Il appert donc que certains écrivains ont légué à l'école réaliste un héritage littéraire, pas très riche si vous le voulez bien, mais de bon aloi et tout au crédit de la classe agricole française. Mais les auteurs réalistes refusent d'accepter ce legs précieux et de le faire profiter. On rebrousse chemin et, au lieu de continuer l'oeuvre bienfaitrice de Lamartine, de Hugo, de George Sand, au lieu d'exalter les vertus des humbles ouvriers de la terre, on a recours à la calomnie la plus noire. On peint, non plus les paysans aux sentiments nobles et héroïques qui, quelques années plus tard, sacrifieront un million de leurs pour sauver leur patrie; non, on ravale les paysans de Lamartine et ceux de George Sand à l'état de brute; l'individu devient un faisceau d'instincts qui obéit aveuglement sous la poussée des passions animales.

L'école
naturaliste
écrit-elle
ces types
ou des
individus.

Mais on s'objectera en prétextant que ces auteurs décrivent des êtres "malades" et non le type normal. A cela nous répondons que certains titres embrassent beaucoup plus que quelques individus "malades";

Note: C'est mon intention de développer, dans une thèse pour le doctorat, le rôle qu'a joué le paysan dans la littérature française. Cette thèse fournira l'occasion de faire valoir l'oeuvre bienfaisante d'un bon nombre de nos écrivains sous ce rapport.

Balzac a écrit un ouvrage intitulé Les paysans--non pas Des paysans-- et nous verrons que ses jugements portent sur tous les paysans. De même, Zola intitulera un de ses livres La Terre, titre général qui laisse l'impression que les personnages monstrueux qui figurent dans cette oeuvre ne sont pas des êtres exceptionnels mais, tout simplement, des terriens. Il est vrai que les Rougon-Macquart ont dans leur sang des tares héréditaires et l'auteur s'efforce de démontrer expérimentalement le fatalisme de l'hérédité--théorie tout-à-fait discréditée de nos jours. Toutefois, le titre peut facilement induire en erreur le lecteur non averti.

Dans notre étude de certains ouvrages de cette période, nous serons obligés de faire l'analyse de certains livres dont la lecture répugne à toute personne douée d'un certain degré de sensibilité. Certains de ces ouvrages laissent au lecteur un sentiment de dégoût et parfois, un sentiment d'horreur. Toutefois, c'est notre devoir de faire connaître cette littérature pour mieux faire apprécier l'oeuvre inestimable de celui qui mit en pleine lumière les vertus admirables des paysans français. La fange au pied d'un coteau fertile qui longe un marais donne plus d'éclat à l'or du froment qui couronne les hauteurs.

Le livre, Les paysans, nous dit ce que Balzac pense des paysans. Voici le jugement intéressant qu'il rend sur leurs moeurs:

" Il est nécessaire d'expliquer une fois pour toutes, aux gens habitués à la moralité des familles bourgeoises, que les paysans n'ont, en fait de moeurs domestiques, aucune délicatesse. Ils n'invoquent la morale, à propos d'une de leurs filles séduites, que si le séducteur est riche et craintif. Les enfants, jusqu'à ce que l'Etat les leur arrache, sont des capitaux ou des instruments de bien-être. L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile de leurs idées; il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action est légale ou immorale mais si elle est profitable. La moralité, qu'il ne faut pas confondre avec la religion, commence à l'aisance; comme on voit, dans la sphère supérieure, la délicatesse fleurit dans l'âme quand la fortune a doré le mobilier. L'homme absolument probe et moral est, dans la classe des paysans, une exception. Les curieux demanderont pourquoi. De toutes les raisons qu'on peut donner de cet état de choses, voici la principale: Par la nature de leurs fonctions sociales, les paysans vivent d'une vie purement matérielle qui se rapproche de l'état sauvage, auquel les invite leur union constante, avec la nature.

Balzac
et le
paysan.

Le travail, quand il écrase le corps, ôte à la pensée son action purifiante, surtout chez les gens ignorants. Enfin, pour les paysans leur misère est leur raison d'Etat, comme le disait l'abbé Brossette. (pp. 60, 61).

Il faut donc conclure que, d'après Balzac, le paysan est un être dépourvu de tout sentiment moral et religieux. Chez lui, l'argent prime tout: Il prostitue même ses enfants pour des motifs pécuniers.

Le personnage important du livre, le fermier Fourchon, est un "ouvrier buveur et paresseux, méchant et hargneux, capable de tout, comme les gens du peuple qui, d'une sorte d'aisance, retombent dans la misère" (pp. 50, 51) Sa femme ne vaut guère mieux:

"En trouvant sa chaîne pesante, cette femme voulut l'alléger. Elle se servit des vices de Tonsard pour se rendre maîtresse de lui. Gourmande, aimant ses aises, elle encouragea la paresse et la gourmandise de cet homme. D'abord, elle sut se procurer la faveur des gens du château, sans que Tonsard lui reprochât les moyens, en voyant les résultats. Il s'inquiéta fort peu de ce que faisait sa femme pourvu qu'elle fit tout ce qu'il voulait. C'est la secrète transaction de la moitié des ménages." (pp. 53, 54).

La fille du père Fourchon épouse Tonsard qui "se recommande à l'attention des philosophes par la manière dont il avait résolu le problème de la vie fainéante et de la vie occupée de manière à rendre la fainéantise profitable et l'occupation nulle" (p. 48)

Balzac se plaît à peindre la misère paysanne:

"Au bout des champs moissonnés, sur lesquels étaient des charrettes où s'empilaient les gerbes, il y avait une centaine de créatures qui, certes, laissaient bien voir les plus hideuses conceptions que les piteux de Murillo, de Téniers, les plus hardis en ce genre, et les figures de Callot, ce prince de la fantaisie des misères, aient réalisées." (p. 411)

Nous ferons grâce au lecteur de la description qui suit; elle ne fait pas honneur au beau sexe!

Dans l'ouvrage intitulé Eugénie Grandet, Balzac nous fait le portrait d'un vieux vigneron qui "tenait du tigre et du boa: il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique."

Est-il nécessaire d'ajouter des commentaires?

Un autre auteur attaque les paysans avec une arme qui, pour les Français, est plus mortelle que la calomnie; cette arme s'appelle le ridicule, et celui qui la manie avec dextérité se nomme Flaubert. Dans le roman, Madame Bovary, la médiocrité provinciale s'étale sur chaque page et laisse une impression d'imbécillité. Balzac décrit l'humble paysan qui "gratte" la terre; Flaubert décrira le fermier à l'aise, le propriétaire rural, le bourgeois, et fera rire le lecteur à leur dépens.

Flaubert
et le
paysan.

Madame Bovary, fille d'un fermier, a épousé un médecin de campagne, et les voisins et les amis sont conviés aux noces. Ils arrivent de bonne heure dans des "carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir". Voilà, certes, une curieuse conglomération de voitures!

"Les jeunes gens des villages les plus voisins arrivaient dans des charrettes où ils se tenaient debout en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur". Et on va aux noces!

L'auteur de Salammbô qui a ressuscité Carthage, a-t-il voulu faire une caricature d'un chariot romain, rempli de guerriers allant attaquer l'ennemi? C'est ce que pensait notre professeur en Sorbonne. Un peu plus loin, Flaubert complétera la "ressemblance" en parlant des chemises sur les poitrines qui bombaient comme des cuirasses!

Les conviés portaient "des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes; bons habits entourés de toute la considération d'une famille et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités: redingotes à grandes basques flottant au vent à collet cylindrique, à poche larges comme des sacs; vestes de gros draps, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuir à sa visière, habits-vestes très courts ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là bien sûr devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonies, c'est à dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue". Evidemment, on s'inquiète peu des dernières modes de Paris quand la hache du charpentier remplace les ciseaux du tailleur parisien!

Et on avait fait une toilette plus soignée que d'habitude. On ne va pas aux noces tous les jours! "Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près; quelques-uns même qui s'étaient levés dès avant l'aube, n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonales sous le nez, ou, le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grasses faces blanches épanouies".

Quelle belle invention que les rasoirs de sûreté!

Et en cette occasion solennelle, les vivres ne font pas défaut. C'est un festin pantagruélique qui nous rappelle presque le festin des mercenaires dans Salammbô. On dresse la table sous le hangar de la charetterie et on l'encombre: quatre aloyaux, six fricassées de poulets, du veau à la casserole, trois gigots, et, au milieu un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille, sans compter "la pièce montée" à trois étages "qui fit pousser des cris".

On reste seize heures à table. "Quand on était fatigué d'être assis, on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchon dans la grange, puis on revenait à table. Quelques-uns, vers la fin, s'y endormirent et ronflèrent."

Quelle glotonnerie! Une bande de pourceaux ne mangeraient pas autant!

Et on termine cette description sur une note "épique":

"Toute la nuit, au clair de la lune par les routes du pays, il y eut des carrioles emportées qui couraient au grand galop, bondissant dans les saignées, sautant par-dessus les mètres de cailloux, s'accrochant au talus, avec des femmes qui se penchaient en dehors pour saisir les guides".

Tas d'imbéciles, va!

Aux comices agricoles, des "orateurs de circonstances" s'adressent aux "pionniers pacifique d'une oeuvre toute de civilisation", aux "hommes de progrès et de moralité!" Et quel verbiage! Quelle pénurie d'idées! Quelles flatteries! Cependant, on connaît à perfection ces petits trucs qui ne manquent jamais de soulever un salvo d'applaudissements. Qu'on imagine, si l'on peut, l'effet électrisant de ces paroles sur la foule:

"Et qu'aurais-je à faire, messieurs, de vous démontrer ici l'utilité de l'agriculture? Qui donc pourvoit à nos besoins? Qui donc fournit à notre subsistance? N'est-ce pas l'agriculteur? (Entendez-vous les applaudissements?)--Qui n'a souvent réfléchi à toute l'importance que l'on retire de ce modeste animal, ornement de nos basses-cours qui fournit à la fois un oreiller moelleux pour nos couches, sa chair succulente pour nos tables et des oeufs?"

Quelles périphrases interminables pour désigner ce qu'on appelle "vulgairement" la poule!

Il est étrange que nulle compagnie cinématographique n'ait songé à filmer, sous forme de comédie, certaines parties du roman de Flaubert. Projetées sur l'écran sonore, toutes ces scènes susciteraient des éclats de rire à soulever le toit du théâtre! Mais n'oublions pas que Flaubert s'amuse au dépens de la classe agricole. Quelle impression ce livre a-t-il dû produire sur les jeunes citadins fréquentant les collèges et les lycées de France? Tout simplement l'impression que les campagnards sont des imbéciles et des gourmets! Et l'on s'étonne que ces campagnards se dégoûtent de leur métier! Certains auteurs n'ont-ils pas contribué à créer cet esprit de dédain pour la vie rurale, dédain qui explique en une certaine mesure le dépeuplement des campagnes? Nous le croyons.

Un disciple de Flaubert, Guy de Maupassant, qui prétendait "mirer" la nature, nous a laissé, dans son conte intitulé *Le vieux*, une peinture horrible de la mort d'un vieux terrien.

Ce vieillard, qui demeure avec sa fille et son gendre, est à l'agonie. On craint qu'il ne meure le lendemain, alors il faudra se rendre chez les parents pour les inviter à venir à l'enterrement; "Mais", dit le mari, "c'est dérangement pour les cossards, qu'il faut r'piquer demain".

La femme reprend: "I n'est seulement point trois heures, que tu pourrais commencer ta tournée anuit et faire tout l'côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pas quasiment pour la relevée!" On invite donc les parents à assister à l'enterrement avant que le pauvre vieillard ne meure!

La fermière crie au voisin qui s'informe du vieillard:

"Il est quasiment passé. C'est samedi l'imunation, à sept heures, vu les cossards qui pressent".

Maupassant
et le
paysan.

Quand son mari rentre vers cinq heures, il demande aussitôt:--
C'est-il fini? et la fermière de répondre:--Point encore; ça gar-
gouille toujours.

Le lendemain matin, le vieillard vivait encore. Alors le mari
secoue sa femme, "inquiet de cette résistance du vieux".

--Dis-donc, Phémie. i'n'veut point finir. Qué qu'tu f'rais té?
A six heures, le père respirait encore. Son gendre à la fin "s'ef-
fraya!"

--Qué qu'tu f'rais à c't'heure, té, Phémie?

Ils vont trouver le maire qui autorise l'enterrement le lendemain

Mais le lendemain matin, le vieux n'était point mort!

"Alors ils furent atterrés. Ils restaient debout, au chevet du
père. le considérant avec méfiance, comme s'il avait voulu leur jouer
un vilain tour, les tromper, les contrarier par plaisir et ils lui en
voulaient surtout du temps qu'il leur faisait perdre."

--C'est-i contrariant. tout d'même! dit la fermière. Les invités ar-
rivent. Maître Chicot et sa femme sont "effarés".

-- "Tous deux, tout à coup, au même moment, en abordant le premier
groupe, se mirent à pleurer. Ils allaient de l'un à l'autre:

--Je l'aurions point cru: c'est point croyable qu'il aurait duré com-
me ça!

Tout à coup, une voix aiguë retentit, une voix de paysanne qui
annonce que le vieillard " a passé".

Les Chicot étaient tranquilles.

--J'Savions bien qu'ça n'pouvait point durer. Si seulement il avait
pu s'décider c'te nuit ça n'aurait point fait tout ce dérangement.

Le vieux sera enterré lundi.

--Faudra tout d'même r'cuire quatre douzaines de boules, Si seulement
il avait pu se décider c'te nuit!

Et le mari, plus résigné, répondit:

--Ca n'sera pas à r'faire tous les jours.(Voir la note au bas de la page
suivante.)

Et Maupassant prétendait "mirer" la nature! Cette indifférence
brutale devant la mort d'un père. ce désir parricide de se débarras-
ser de lui afin de ne pas être obligé de faire cuire d'autres "boules"
pour les invités, ce ressentiment monstrueux envers ce miséreux qui
"dure trop longtemps et dont "l'inumation" pourrait déranger le tra-
vail de la ferme, voilà, certes. la littérature la plus sordide, la
plus déprimante que nous puissions lire. Et ces brutes, n'oublions
pas, ce sont des paysans!

Dans ce travail de l'abrutissement de l'homme, Maupassant trouve un digne rival dans la personne d'Emile Zola, l'auteur de La Terre. Zola nous brosse une peinture sordide d'une famille de paysans, tous des êtres déchus, dont le but principal semble être la satisfaction des passions animales. Pas l'ombre d'une vertu, pas le moindre sentiment moral qui distingue l'homme de la brute: l'adultère, l'inceste, le vol, le fratricide, le parricide, tous les crimes les plus odieux n'excitent pas le moindre remords dans le coeur endurci de ces êtres dépravés. Il nous répugne de citer cet ouvrage pornographique. Toutefois, lorsqu'on comprendra à quel point l'école naturaliste a dénigré le paysan, on sera plus en mesure d'apprécier l'oeuvre réparatrice et salutaire de Bazin. Après qu'on a pataugé dans la boue des bas-fonds obscurs, il fait bon de s'élever sur les sommets ensoleillés.

Le père Fouan se donne à ses enfants. Bien entendu, il en résulte un procès où la mesquinerie des enfants apparaît dans toute sa laideur.

"Mais les enfants, échauffés, emportés par la passion de conclure le marché au plus bas prix possible, se montraient terribles, marchandèrent, jurèrent, avec la mauvaise foi des paysans qui achètent un cochon."

"Huit cents francs! ricanait Buteau, C'est donc que vous allez vivre comme des bourgeois. Ah! Bien! huit cents francs, on mangerait quatre! Dites tout de suite que c'est pour crever d'indigestion!"(p.2

"Et une autre querelle s'éternisa. La vie des deux vieux fut fouillée, étalée, discutée besoin par besoin. On pesa le pain, les légumes, la viande; on estima les vêtements rognant sur la toile et sur la laine: on descendit même aux petites douceurs, au tabac à fumer du père, dont les deux sous quotidiens, après des récriminations interminables furent fixés à un sou.

Note: nous avons reproduit en partie le dialogue pour faire ressortir non seulement la brutalité de l'homme et de la femme mais aussi leur ignorance extrême.

Lorsqu'on ne travaillait plus, il fallait savoir se réduire. Est-ce que la mère, elle aussi, ne pouvait pas se passer de café noir? C'était comme leur chien, un vieux chien de douze ans qui mangeait gros sans utilité: il y avait beau temps qu'on aurait dû lui allonger un coup de fusil. Quand le calcul fut terminé, on le recommença, on chercha ce qu'on allait supprimer encore, deux chemises, six mouchoirs par an, un centime sur ce qu'on avait mis par jour pour le sucre. Et en taillant et retaillant, en épuisant les économies infimes, on arriva de la sorte à un chiffre de cinq cent cinquante et quelques francs, ce qui laissa les enfants agités, hors deux, car ils s'entêtaient à ne pas dépasser cinq cents francs tout ronds". (pp. 25, 26)

Toutefois, le père subit un châtement bien mérité car lui-même avait agi de la sorte à l'égard de son propre père: "Sous l'opiniâtreté froide qu'il montrait, une colère grandissait en lui, devant l'enracinement de cette chair, qui était la sienne, à s'engraisser de sa chair, à lui sucer le sang, vivant encore. Il oubliait qu'il avait mangé son père ainsi!"

Cette famille habitait une région au seuil de la Beauce dont la plaine s'étend vers Chartres. Quiconque a traversé cette province s'en est rendu compte que, grâce à la fertilité du sol, une certaine aisance règne chez les paysans. Qu'en dit l'auteur de *La Terre*?

"Mais c'était dans la cuisine qu'on vivait, dans cette vaste salle enfumée, où depuis trois siècles se succédaient les générations des Fouans. Elle sentait les longs labeurs, les maigres pitances, l'effort continu d'une race qui était arrivée tout juste à ne pas crever de faim en se tuant de besogne, sans avoir jamais un sou de plus en décembre qu'en janvier." (p. 166)

Devant une table bien garnie dont les frais sont payés par d'autres, les paysans mangent comme des pourceaux:

"Alors, ce fut un massacre, un engloutissement: les poulets, les lapins, les viandes défilèrent, disparurent, au milieu d'un terrible bruit de mâchoires. Très sobres chez eux, ils se crevaient d'indigestion chez les autres.

La Grande ne parlait pas pour manger davantage, allant son train, d'un broiement continu; et c'était effrayant ce qu'engouffrait ce corps sec et plat d'octogénaire sans même enfler."

Les enfants usent de violence envers leurs parents. Buteau a remis quelque argent à son père et il accuse le vieillard d'avoir donné cet argent à un autre membre de la famille. Pour mettre fin à la querelle

la mère dit au fils ingrat: "Malheureux tu veux donc nous tuer!"

"Brusquement il se retourna vers elle, la saisit par les poignets, lui cria dans la face, sans voir sa pauvre tête grisée, usée et lasse: --Vous, c'est votre faute! C'est vous qui avez donné l'argent à Hyacinthe, vous ne m'avez jamais aimé, vous êtes une vieille coquine!

Et il la poussa d'une secousse si rude, qu'elle s'en alla, défaillante, tomber assise contre le mur. Elle avait jeté une plainte sourde. Il la regarda un instant, pliée là comme une loque; puis il partit d'un air fou, il fit claquer la porte en jurant:-- - - --."

En une autre occasion, Buteau s'en prend à son père qui essaye de retrouver son ancienne autorité de chef de famille:

"Et, voyant la main vacillante du vieillard s'abaisser pour taper il la saisit au vol, il la garda, l'écrasa dans sa poigne rude.

--Sacré têtard que vous êtes, faut donc qu'on se fâche pour vous faire entrer dans la caboche qu'on se fiche de vous à cette heure! Est-ce que vous êtes bon à quelque chose? Vous coûtez, v'la tout! Lorsqu'on a fait son temps et qu'on a passé la terre aux autres, on avale sa chi que sans les - - - davantage!

Il secouait son père, en appuyant sur les mots: puis, d'une dernière secousse, il l'envoya, grelottant, trébuchant, tomber à reculons sur une chaise, près de la fenêtre. Et le vieux resta là, à suffoquer une minute, vaincu, dans l'humiliation de son ancienne autorité morte. C'était fini, il ne comptait plus depuis qu'il s'était dépoillé".

On consent à garder le vieux jusqu'à ce qu'on réussisse à lui voler son "magot" et alors on le met à la porte:

--Alors je souffre trop ici, je m'en vais.

--C'est ça, fichez le camp, bon voyage! et si vous revenez, nom de Dieu! ! c'est que vous n'avez pas de coeur.

Il l'avait empoigné par le bras, il le flanqua dehors."

Mais le vieux, qui est sans ressources, est obligé de frapper à la porte de nouveau. On l'installe dans une étable en attendant impatiemment sa mort. Toutefois, comme le vieux "dure" trop longtemps, on conçoit un projet infernal pour le faire mourir.

Le vieux meurt d'une mort horrible, qui lui est infligée par sa fille. On met le feu au cadavre pour faire croire au public que le pauvre vieillard est mort victime d'un incendie.

Voilà quelques-uns des incidents que Zola nous relate de la vie d'une famille de paysans habitant la Beauce, dont la capitale est dominée par les deux flèches de la cathédrale imposante qui date du moyen âge. Est-ce possible que l'auteur ait connu dans cette belle province française et catholique, des êtres aussi dépravés que ceux qu'il nous décrit? Nous croyons plutôt que ces personnages fictifs sont le produit d'une imagination sale et d'un coeur corrompu. Nous regrettons infiniment que Zola ait choisi les personnages de cette histoire sordide parmi les bons paysans de la Beauce.

L'oeuvre de René Bazin est vaste; en plus, il y a peu d'auteurs dont les oeuvres se caractérisent par autant de variété. Bazin envisage les problèmes multiples qui se rapportent à la patrie, à la famille à la religion, et, dans ses romans à thèse, il suggère indirectement des remèdes aux maux qui minent ces trois piliers de la nation. Son thème favori, qui est une sorte de synthèse de ce qui, pour Bazin, doit assurer le salut de la France, c'est la terre, la bonne terre, qui forme non seulement les corps mais aussi les âmes de ceux qu'elle porte. Plusieurs de ses romans sont donc imprégnés d'une atmosphère rurale.

— La terre tient dur ceux qu'elle tient.

— Tu te défends en insultant la terre! Misérable enfant, sais-tu qui tu méprises? C'est moi, c'est ta mère, c'est tous ceux dont tu viens et qui ont cultivé la terre avant moi!

Voilà la fière réponse que le vieux Noellet rend à son fils qui a manifesté le désir de quitter la Genivière. Avec René Bazin, s'opère un revirement de sentiment à l'égard de la terre. Les auteurs naturalistes que nous avons étudiés envisagent la terre comme une marâtre de laquelle les malheureux enfants arrachent une maigre pitance qui suffit à peine à les nourrir. Les paysans de Zola, de Balzac, de Maupassant n'aiment pas la terre. Le lien qui les unit à la terre est celui qui unit les prisonniers au geôlier: ils sont ses prisonniers. Ils creusent, bêchent, picchent afin d'avoir de quoi manger. Leur travail est une nécessité physique, rien de plus. Il n'est pas

étrange, par conséquent, que la terre développe en eux la ruse et la convoitise qui poussent souvent au crime. Avec Bazin naît une parenté intime entre la terre et ceux qui la travaillent: la terre et la famille sont deux éléments inséparables puisque le bien ancestral est transmis du père au fils dans une suite de générations sans nombre. La chaîne qui rivait le paysan de Zola à la terre, devient le fil menu mais puissant de l'affection. La terre que Bazin chante mérite notre amour; elle a droit à notre respect. Elle porte l'empreinte de la race dont elle a "bu la vie du corps et la pensée" (Le blé qui lève, p. 43). Elle atteste le courage, les sacrifices, l'oubli de soi des ancêtres: "Quand ils rentraient, le soir, l'échine tor due par la fatigue, au coin de leur feu, dans la demi-obscurité qui leur économisait une chandelle de résine, ils voyaient, par delà la mort qu'ils sentaient venir, une maison blanche, éclairée, une maison à soi où quelque arrière-petit-fils régnerait en souverain. Leur misère se consolait avec la joie de cet autre, en qui se réaliserait l'ambition de toute une race" (Les Noëlle, p. 10) Le paysan qui remplit dignement sa mission est donc un être supérieur qui devient le dépositaire de l'honneur de la famille, acheté par les ancêtres au prix de sacrifices sans nombre.

Dans La Terre qui meurt, René Bazin soulève une question d'actualité: la dépopulation de la campagne et la désagrégation de la famille paysanne avec toutes ses conséquences funestes. Le héros est le vieux Toussaint Lumineau, courageux et travailleur, aimant trop le bien ancestral pour songer à le quitter, et travaillant d'un coeur solide pour sauvegarder l'honneur de la terre et de sa famille. En dépit de la lâcheté et de l'ingratitude de certains membres de sa famille, le vieux sort vainqueur de la lutte qu'il a soutenue jusqu'au bout et la terre qui devait mourir ne meurt pas.

Le paysan
de Bazin
a
conscience
de la
dignité
de son tra-
vail, ce qui
lui donne
une fierté
légitime!

Toussaint Lumineau incarne les fortes qualités paysannes qui constituent le fond même de la véritable nation française. D'abord, il a conscience de la dignité de sa vocation de terrien. On ne trouve pas chez lui ce sentiment de défaitisme qui, trop souvent, donne à nos paysan des habitudes serviles, un air d'infériorité complexe comme diraient les Anglais. N'avait-il pas des raisons légitimes pour justifier son orgueil de terrien? Après tout, "il se sentait

sur ce sol qu'il considérait comme son bien, que sa race cultivait en vertu d'un contrat indéfiniment renouvelé". (p. 2) Puis, il y avait la dignité que confère la tradition: sa famille était de vieille souche, profondément enracinée dans la terre. Personne ne pouvait dire à quelle époque les ancêtres avaient commencé à cultiver la terre: "On était là sur parole, depuis des siècles, marquis d'un côté, Lumineau de l'autre, liés par l'habitude, comprenant la campagne et l'aimant de la même façon". (p. 8) Des générations sans nombre de Lumineau s'étaient succédé et s'étaient groupées en hiver devant le feu réconfortant de la même grande cheminée. "Toute une forêt aurait été remise sur pied, si le bois brûlé dans cette cheminée par des gens du même nom avait pu reprendre racine". (p. 29)

Et qui oserait établir une hiérarchie sociale entre le père Lumineau et le marquis quand les deux boivent ensemble du vin de terroir?

On ne s'attend donc pas à ce que le digne maître de la Fromentière—quel joli nom—prenne un air obséquieux en s'adressant au garde régisseur du marquis qui vient réclamer le fermage dû depuis "la Saint-Jean". Quand ce dernier annonce que M. le Marquis a écrit, Lumineau continue son travail comme si rien n'était; ce n'est que "quand il eut marqué par un temps de silence et de labeur la supériorité d'un chef de ferme sur un employé à gages". (p. 3) qu'il répondit —Vous pouvez causer: n'y a ici que mon chien et moi.(p. 3)

Ces paroles sont significatives. L'orgueil du vieux ne pourrait supporter qu'un témoin rapportât l'aveu humiliant qu'un Lumineau se voit obligé de faire: il ne peut payer son fermage à échéance. Pour ce paysan intègre qui a toujours rempli ses obligations, la pensée de ne pouvoir s'acquitter d'une dette l'humilie profondément. Il ne peut être question de manquer à sa parole car, quand le régisseur demande s'il doit annoncer au marquis que Lumineau ne payera pas, le vieux répond: "Vous répondrez oui puisqu'il le faut". Et à François, ce même jour, il dira: "Moi je tiens à payer ce que je dois".

Plus tard, dans le récit, Lumineau se montrera dans toute sa dignité de "chef de ferme". Il s'agit de retenir François qui s'est embauché pour le service des chemins de fer. Le père doit s'adresser à un personnage important "M. Meffray, le grand électeur de Challans". (pp. 106, 107). Il entre, portant "ses vêtements de travail tachés de boue". (p. 106). Il se tient droit, le chapeau sur la tête—Pourquoi

pas? Ce sont les subalternes qui se découvrent!—Quand la fille du bureau lui demande s'il veut voir M. Meffray, lui de répondre brusquement:

—Dites-lui que c'est Toussaint Lumineau de la Fromentière; qu'il se dépêche, je suis pressé!

Peut-on pardonner au vieux cette réponse cavalière? Lumineau s'adresse à un personnage qui, pour le vieux terrien, joue un rôle néfaste: celui de ravir les fils de paysans pour en faire des "employés à gages". Loin de voir en ces remarques, un rustre qui manque de savoir vivre, on y découvre un terrien au coeur vaillant qui comprend "le glorieux état de ceux qui font vivre le monde" (p. 94)

L'amour
du
paysan
pour la
terre.

Une affection profonde et durable lie Toussaint Lumineau à la Fromentière. C'est une communion constante entre les deux. Toute sa force physique se dépense au service de la terre; ses pensées jaillissent de la terre. Même l'air qu'il "boit", imprégné de l'âme de la Vendée, nourrit cet amour dont le paysan se sent pénétré "jusqu'à la moelle des os". (p. 40) Il y a dans cet amour de la terre, l'orgueil de conserver intact un patrimoine qui boit les sueurs de la même famille et qui la nourrit depuis des siècles. Nous retrouvons ce sentiment dans tous les véritables paysans de Bazin. Avec quelle émotion, Nicolas Fruytier ne parle-t-il pas de son arrière-grand-père: "Où pauvre vieux! Faut les aimer, ceux qui ont eu tout le mal des commencements. Il a habité le premier dans cette maison. Regardez les poutres là-haut- - -. La fumée de son feu y est encore. Regardez le bois qui brûle- - - La souche que voilà, il lui avait coupé la tête quand elle n'était qu'un brin d'ormeau sur le talus du Mauseron blanc- - -

—Dieu merci, le sang est bon chez nous: il n'a jamais refusé le service. Tous ceux des Fruytier dont il a été fait mémoire devant moi ont été des Français du labour- - - (Il était quatre petits enfants, pl)

Ce sentiment de reconnaissance et d'affection profonde pour les ancêtres nous impose le devoir de continuer l'oeuvre de nos pères. Il ne peut être question d'abandonner la terre léguée par ceux "qui ont eu tout le mal des commencements." Ce serait la pire des lâchetés car ce serait trahir l'honneur de la famille. N'est-ce pas ce sentiment héréditaire qui explique le véritable patriotisme qui coûta aux paysans français plus d'un million des leurs durant la guerre de 1914-18?

Le vieux Lumineau aime trop la terre pour supporter qu'on en dise du mal. Un jour, au cours d'une discussion, François, fils ingrat et paresseux, prononça lâchement ces paroles:

—Bah! Être ici ou ailleurs? - - Pour ce que ça nous rapporte de cultiver la terre!

Ces mots firent pâlir l'ancien qui fut "atteint dans l'intime de son coeur", (p. 38) Le vieux "se leva, il se redressa de toute sa taille, passa devant son fils inquiet qui le surveillait du coin de l'oeil, et ouvrit bruyamment la porte qui donnait sur la cour".(p.2

Même après le renvoi de Jean Nesmy qui courtisait Rousille, le père Lumineau ne veut pas que Mathurin lui fasse injure "car, dit-il, ça travaillait honnêtement, ça aimait la terre, tandis que d'autres-- Le père est prêt à pardonner beaucoup à celui qui aime la terre. En effet, il pardonnera tout à Jean Nesmy puisqu'il consentira à ce que ce déclassé épouse sa fille pour que la Fromentière ne "meure " pas. Plus tard, après le départ de François, André se plaindra de la terre qui rapporte peu. Et le père, peiné d'apprendre les sentiments de son fils, répondra:

—Ca me chagrine d'entendre mal parler de la terre de chez nous- - - Puisque tu veux la cultiver avec moi, Driot, fais comme nous, n'en dis pas de mal- - Elle nous a toujours nourris". (p. 200)

La veille de son départ pour l'Amérique, Driot pleure, en regardant le chapelet de la mère Lumineau pendu au chevet du lit. Son père, ignorant la cause de son chagrin, tâche de le consoler:

—La terre est bonne, quoique tu aies mal parlé d'elle. Tu le reconnaitras! Tu te feras à elle, et elle aussi se fera à toi! (p. 259)

Il fait bon d'entendre un paysan qui a un coeur et une âme de paysan défendre celle qui assure la vie à tous les êtres animés, depuis la création de l'homme. Que nous comptons peu de Toussaint Lumineaus parmi nos "habitants"! Combien de fois un silence coupable accompagne les calomnies portées contre la bonne terre de chez nous! Que nos ruraux lisent La Terre qui meurt pour que Toussaint Lumineau leur communique un peu de sa chaleur et de son ardeur pour la terre.

Il est naturel qu'avec de tels sentiments, le paysan découvre les charmes de la terre. Le paysan de Zola en voyait les laideurs; celui de Bazin en aperçoit le plus souvent les beautés..

La culture
de
la terre
plaît
au
paysan.

Le paysan de Zoia peinait durement dans le seul but de ne pas crever de faim; celui de Bazin travaille, le coeur content, en rêvant aux moissons futures. Examinons la description que Bazin fait d'un jour de labour, description qui devrait figurer dans toutes nos anthologies.

Le père Lumineau vient de prendre une décision qui porte atteinte à la terre: il a dû renvoyer son valet, Jean Nesmy, un bon travailleur."qui aimait la terre". La Fromentière se trouve donc privée d'une paire de bras forts et courageux. En plus, François commence à se fatiguer de travailler la terre et le père Lumineau a le coeur plein de chagrin et d'inquiétude. Mais un matin"il est presque gai, le mé-tayer de la Fromentière." Est-ce la pensée du retour prochain de son Driot qui lui fait oublier ses ennuis? Non pas. C'est le premier labour de la saison qui le rend content. Pour lui, c'est un jour de fête. jour de rêves reconfortants qui se réaliseront à la maturité de la récolte prochaine.

On a attelé quatre boeufs superbes: Noblet, Cavalier, Paladin et Matelot. Ces fidèles serviteurs ne font pas un travail banal, ils tirent la charrue, instrument qui assure le bien être de la famille. Il est donc convenable qu'au moins trois de ces bêtes portent des noms qui rappellent la dignité de leur travail. L'infirmes ne peut travailler, mais, comme son coeur tient à la terre, on ne doit pas le priver du bonheur d'assister au premier labour. Le père compatissant le tirera donc dans une charrette et, arrivé au champ, le déposera "au chaud

Un jour de labour. On range la charrue et Ohé! Noblet, Cavalier, Paladin, Matelot! l'attelage se met en branle. "Les quatre boeufs baissèrent les cornes et tendirent les jarrets; le soc, avec un bruit de faux qu'on aiguise, s'enfonça; la terre s'ouvrit, brune, formant un haut remblai qui se brisait en montant et croulait sur lui-même, comme les eaux divisées par l'étrave d'un navire. Les bonnes bêtes allaient droit et sagement. Sous leur peau plissée d'un frémissement régulier, les muscles se mouvaient sans plus de travail apparent que si elles eussent tiré une charrette vide sur une route unie. Les herbes se couchaient, déracinées, trèfles, folles avoines, plantains, phléoles, pimprenelles, lotiers à fleurs jaunes déjà mêlées de gousses brunes, fougères qui s'appuyaient sur leurs palmes pliées, comme de jeunes chênes abattus. Une vapeur sortait du sol frais surpris par la chaleur du jour. En avant, sous le pied des animaux, une poussière s'é-

levait. L'attelage s'avancait dans une auréole rousse que traversaient les mouches. Et Mathurin, à l'ombre du cormier, regardait descendre avec envie le père, le frère, la jument grise, et les quatre boeufs de chez lui dont la croupe diminuait sur la pente". (p. 91)

L'infirmes, témoin de ce travail viril qui éveille de si douces espérances, ne peut contenir sa joie et pour animer l'attelage il se met à chanter "de toute sa voix, la lente mélodie que chacun varie et termine comme il veut". "Les notes s'envolaient puissantes" dans la Cailleterie des Lumineau.

Et l'attelage allait toujours. "Une lumière ardente et voilée enveloppait bêtes et gens. Tous les flancs battaient" (p. 97)

Quel dommage que le fils fainéant transforme cette joie délirante du vieux terrien en une tristesse profonde, par ces quelques paroles brutales qu'il lance à la face de son père:

—Il y a, père, que je m'en vais.

—Je ne veux plus remuer la terre, je ne veux plus soigner les bêtes, je ne veux plus m'éreinter, à vingt-sept ans, pour gagner de l'argent qui passe à payer la ferme: voilà! Je veux être mon maître et gagner pour moi. (p. 99)

Qu'on nous permette ici une digression. Les paroles de François qui quitte la Fromentière, semblent être l'écho de paroles trop souvent prononcées hélas! par nos fils canadiens, paroles qui jettent l'émoi et la tristesse dans un grand nombre de nos foyers. La "saignée" rurale et le chômage dans nos grands centres industriels en sont les tristes conséquences. Toutefois, ne parlons pas de l'avilissement de nos campagnards qui, jadis, aimaient le travail et gagnaient leur pain à la sueur de leur front mais qui, aujourd'hui, tendent sans vergogne la main pour recevoir l'assistance publique de la ville qu'ils habitent. Imaginons une ville prospère où le ciel est assombri par la fumée des usines. François a prononcé ces paroles significatives: "Je veux être mon maître". Ce sont ces mêmes paroles qu'ont prononcées des milliers des nôtres en abandonnant la terre. L'ouvrier qui peine dans une usine telle qu'organisée de nos jours est-il véritablement son maître? Lisons ce que nous dit Joseph de Pesquidoux à ce sujet:

"Comme je plains l'ouvrier d'industrie! Dans ces cités meurtrières où un peuple s'engouffre chaque matin, une multitude d'individus parqués par spécialités, entre des murs retentissants du fracas du métal, derrière des vitrages aveugles où jamais un souffle du firmament

n'arrive, une eau claire ne glisse, un oiseau ne chante; rien qui rafraîchisse le front ou le coeur- - -. Là règne le taylorisme: il impose toujours le même travail dans les mêmes conditions, toujours le même effort où le muscle seul a part. Le geste peu à peu supprime la pensée. Inutile de chercher, de s'appliquer, de s'ingénier. Plus le mouvement est mécanique, plus il est producteur. Et, d'année en année, par cette répétition d'acte devenue instinctive l'âme de l'ouvrier s'éteint en même temps que son corps s'épuise - - -.

J'ai lu un rapport d'hygiéniste, un réquisitoire presque, où il est écrit que certains comités de techniciens embauchent de préférence l'ouvrier médiocre ou même simple "parce qu'il se laisse prendre plus facilement dans l'engrenage implacable de la méthode de production". Et il cite des cas où cet automate, dans la maladie, dans le délire, refait obstinément le geste mécanique qui l'obsède au point de se réveiller fou! C'est une sorte de dévastation de l'être sentant et pensant. (La voix de la terre.)

Et l'on quitte la terre pour être son maître! Où trouve-t-on pire esclavage, que dans l'usine que Pesquidoux nous décrit sans trop d'exagération? Pour notre part, nous préférons le travail du premier labour même s'il faut labourer avec des boeufs!

Comme Pesquidoux, Bazin nous montre la "dévastation de l'être sentant et pensant" par le travail d'usine, dans un de ses romans intitulé De toute son âme. Il nous fait assister à la sortie des ouvriers dont les mains et le visage sont "rouillés" par la fumée, par les débris du fer, du cuivre, du tan, par la poussière qui vole autour des poulies en marche".

Le travail ardu a nui à la croissance des hommes qui ont commencé à travailler avant d'avoir atteint leur maturité; ils sont restés "des petits auxquels on aurait donné dix ans, si le timbre de leur voix et la perversité précoce des mots n'avaient révélé en eux de jeunes hommes". "Quelque chose de morne et d'usé, même chez les jeunes, ternissait l'éclat des regards"; seuls, les ouvriers que l'usine n'avait pas encore "entamés" avait "des yeux qui s'en allaient, levés, avec un rêve". "Le poids de la journée pesait sur tout ce monde et la faim commandait en eux". (pp. 1. 2)

Bazin
et
la ville.

Marie Fraytier a donc raison de s'inquiéter de son Vincent qui travaille dans une usine "car", dit-elle. "les villes en dévorent beaucoup de jeunes gens comme lui! Elles leur sucent le sang! "

Mais c'est surtout la déchéance morale que produit l'ambiance délétère de la ville. C'est à Paris que Donatienne, qui fut une bonne mère vertueuse, succombe à la tentation et vit dans le péché pendant plusieurs années; Pierre Noellet, qui dédaigne le travail de la terre et qui veut briller par l'intelligence à Paris, est poussé par le découragement à se livrer à l'alcoolisme; Toussaint Lumineau rappelle au "grand électeur de Challans" qui a embauché François dans le service des chemins de fer et qui, par ce faisant, a décidé Eléonore de quitter la Fromentière, que ces deux enfants "se perdront tous les deux" et que l'électeur répondra "de leur salut éternel". En somme, Bazin perçoit, dans les villes, l'étiollement du corps et de l'intelligence de l'ouvrier et, ce qui est encore plus grave, la perte de son âme.

François et Eléonore ont quitté la terre, ils ont acheté un café qui est confié aux soins d'Eléonore; François est au service des chemins de fer. Après la fuite d'André, Toussaint Lumineau ira les voir afin de les ramener à la Fromentière.

Ces deux enfants sont-ils plus heureux depuis qu'ils ont quitté la terre? Quand le père demande à Eléonore si "elle se plaît dans son nouvel état" voici ce qu'elle répond:

Les déceptions de la ville. —Ce n'est pas le même travail, mais j'ai au moins autant de mal que chez nous, je ne peux pas dire le contraire. Il y a les chambres à faire; le marché; mon carreau à laver tous les deux jours, quand il pleut comme aujourd'hui ou qu'il neige; la cuisine à toutes les heures, et pour du monde qui n'est pas toujours poli, je vous assure. On se plaint quelquefois de ne pas voir assez de monde, parce qu'on l'a payé cher le café, beaucoup trop cher. Et puis, quand il vient des clients, des gens de la route qui demande à boire, j'ai souvent peur d'eux. En vérité, si je n'avais pas les voisins---(p-287)

Quel dommage qu'elle n'ait pas fini de dire ce qu'elle voulait dire!

Et François n'est guère plus satisfait. Il se plaint du "paiement qui est trop petit"; des maigres recettes du café que l'on a payé trop cher; on ne fait que vivoter. Mais il doit couper court son entretien car il n'a plus d'un quart d'heure avant de recommencer son travail. "Je serais à l'amende" dit-il.

Triste métier, qui n'accorde pas au fils un entretien de quelques minutes avec le vieux père venu loin pour le voir! Il n'en

était pas ainsi à la Fromentière!

"Tous les flancs battaient". Voilà un heureux choix de mots qui dut faire plaisir à ce travailleur infatigable qui écrivit sans répit jusqu'aux dernières heures de sa vie. Ces mots éveillent l'idée d'un travail dur, viril, où tous les intéressés collaborent dans un but commun et utile. N'est-ce pas cette pensée d'un travail de collaboration pour le relèvement moral de la France qui obséda l'auteur toute sa vie?

Noblesse
du
travail
manuel chez
Bazin.

Les personnages que René Bazin aime le plus, ceux qu'il nous fera aimer, ce sont ceux qui ne craignent pas l'ouvrage, et une des pensées salutaires qui se dégagent de ses oeuvres est celle qui nous enseigne la noblesse du travail manuel. Le champ d'action est surtout la terre où le paysan exerce son métier. Le travail, c'est la lutte physique et morale pour assurer le triomphe des aspirations légitimes du paysan. Donc le travail, loin d'abaisser l'ouvrier, le trempe moralement. Bazin "aperçoit, par delà le geste de la main qui tient la charrue ou l'outil, par delà les humbles efforts des humbles vies, l'âme qui agrandit et qui embellit tout". (Baussan) Nous sommes loin de la conception qu'on trouve dans La Terre où le travail n'est qu'un déploiement de forces brutales exercées par "la bête humaine" pour ne pas crever de faim. (Voir la note au bas de la page)

Toussaint
Lumineau

Les personnages vertueux de Bazin sont donc des êtres agissants et l'auteur se plaît à nous les peindre dans leur cadre normal. Il nous présente d'abord le vieux Toussaint Lumineau au milieu de son travaille.champ de choux. Il est "ployé en deux, tenant une brassée de feuilles vertes". (p. 2) Il "plonge comme un navire, jusqu'à mi-corps dans cette mer compacte et vivante". (pp. 2-3) "Il faisait partie de cette végétation, et il eut fallu chercher, pour discerner le dos de sa veste dans le moutonnement vert et bleu de son champ. (p. 7) Il travaille "vite et sans arrêt comme un jeune homme" (p. 7) "Las de demeurer courbé, il se redresse et passe sur son visage en sueur le bord de sa manche de laine" (p. 10) Et ce vieillard aux cheveux blancs travaille tard le soir, jusqu'à ce qu'il voie "la lueur dernière de son

Note: Si Zola ne glorifie pas le travail de la terre, il faut ajouter, en toute justice, qu'il glorifie souvent le travail des ouvriers qui exercent certains métiers. Sa description du Forgeron en fournit un exemple probant.

toit dans le couchant du jour". (p. 11) Plus tard, dans une description grandiose du premier labour, nous le voyons dans le champ, se réjouissant "de sentir battre dans ses mains les bras de la charrue". (p. 95)

Nicolas Fruytier On découvre "l'artiste" chez le paysan, qui manie la faux avec la dextérité du peintre qui manie le pinceau: "Le père fauchait d'un geste plus serré et plus lent; mais son corps, balancé en mesure, était animé d'un mouvement si précis et si régulier, qu'on aurait pu le comparer à celui d'une machine bien montée. On sentait que l'habitude le guidait et que l'effort, moins rude que celui du jeune homme, aurait pu durer bien des heures. Avec la lame d'acier glissant dans l'herbe, le fermier suivait les moindres pentes du terrain. Il élevait ou abaissait la pointe, imperceptiblement, pour que partout les touffes d'herbe fussent coupées à la même hauteur; jamais l'instrument ne butait contre une pierre ou une taupinière, tant cette main qu'on eût pu croire lourde et malhabile, parce qu'elle était épaisse et crevassée, avait de légèreté, au contraire, et d'adresse." (Il était quatre petits enfants, p. 74)

Et on entend dire souvent que "n'importe qui" peut travailler la terre! Paroles malheureuses qui ont contribué à donner l'impression que la terre est le refuge des ignorants et des illettrés. Faisons une distinction: "N'importe qui" peut "gratter" la terre, mais il faut un être intelligent qui possède "la maîtrise du métier" pour travailler la terre. "Gratter" la terre et "travailler" la terre ne sont pas synonymes.

Tous travaillent même le petit tailleur. Dans Les Noëlets, Bazin nous fait une peinture animée et joyeuse d'un jour de battage. Le travail n'est plus une corvée mais une fête! "Partout la joie, partout l'ivresse du bruit et du mouvement" (p. 210) Le jour si longtemps attendu est enfin arrivé où la bonne terre récompense le laboureur de son travail: "Un ruisseau de blé roux coulait du déversoir de la batteuse. Il recélait la vie, et la vie le salvait, et se multipliait autour de lui." (pp. 209-210) Et toutes ces bonnes gens s'entr'aident: on y trouve "des parents, des métayers voisins, des domestiques, des amis mêmes dont ce n'était pas le métier de faire la moisson" (p. 204) Même "le petit tailleur" s'est rendu sur les lieux afin d'être utile. Quel bel exemple de cet esprit de fraternité que les Révolutionnaires ont cru mettre à l'honneur mais qui existait longtemps avant 1792 chez les paysans! Et tous travaillent à en donner le vertige! "Les femmes à pleins râteaux ratissaient le grain;

quatre chevaux tournaient, attelés aux branches du pivot; les hommes passaient et repassaient, portant la paille battue ou les gerbes au bout de leurs crocs d'acier bleu; d'autres détruisaient une à une les assises du gerbier; d'autres s'élevaient avec le paillier énorme, enfoncés à mi-jambe dans l'or de la paille fraîche; le petit moulin, agitant son clapet, soufflait en arc la balle de froment, comme une queue de comète; au-dessus d'eux la machine, avec ses engrenages et ses volants, tournait, grondait, couvrant de son vacarme le son des voix et des rires et les hennissements des bêtes excitées par le fouet." (pp. 209-210)

A celui qui a eu l'heureuse fortune de connaître, dans sa jeunesse, ce travail intéressant de la ferme, cette description inspire un sentiment de nostalgie qui fait surgir en lui la pensée: "Que j'aurais aimé être de la partie!" Qui ne voit pas, dans ces pages, une glorification du travail champêtre?

Dans Le blé qui lève, Bazin nous fait connaître le travail du bûcheron. L'ouvrier a maîtrisé à fond son métier, et il abat "l'ancien" avec une dextérité admirable: "Il frappait obliquement. Le fer de la cognée s'enfonçait plus avant, à chaque coup, dans le pied palmé de l'arbre, faisait voler un copeau humide et blanc, vraie tranche de pain frais, et se relevait pour retomber. Il luisait, limé et mouillé de sève par le bois vivant. Le corps de l'ouvrier suivait le mouvement de la hache. Tout l'arbre frémissait, même les radicelles dans le profond de la terre". (pp. 7-8) L'homme se dépense sans merci et s'oublie entièrement dans l'oeuvre qui l'occupe. "Une chemise, un pantalon usé, collé aux jambes par la sueur, décalquaient le squelette de l'homme, les omoplates saillantes, les côtes, le bassin étroit, les longs fémurs à peine recouverts de muscles, et pareils à des perches vêtues d'écorce. - - - Ses mains, paquets de veines, de tendons, de muscles secs, maladroites pour les petits travaux et sûres pour les efforts vigoureux, disaient: "Toute une vie de hardiesse et d'endurance s'est exprimée par nous; nous témoignons qu'elle fut rude, et qu'elle fit bonne mesure aux labeurs commandés." (pp. 7-8)

Gilbert
Cloquet
travaille.

Cette dernière citation nous montre comment Bazin envisage le travail. La vie est dure, sans doute, car elle impose à l'ouvrier une lourde tâche; toutefois, l'ouvrier ne doit pas fléchir; il doit posséder "la hardiesse et l'endurance" qui le font triompher "des la-

beurs commandés". On est porté à plaindre cet ouvrier, "qui a lui-même fondu sa graisse et sculpté son corps" (p. 8). Il faut plutôt l'admirer. La maîtrise parfaite de l'esprit sur le corps, le triomphe de la volonté sur l'obstacle à surmonter, n'est-ce pas là une des premières conditions qu'exige de l'homme la morale chrétienne? Quand l'homme faiblit sous la lourdeur de son fardeau, c'est son âme qui faiblit; c'est la foi et l'espérance qui cèdent la place au découragement qui conduit souvent au suicide. N'est-ce pas cet ascendant de l'esprit sur le corps qui rendra possible la conversion de Gilbert Cloquet à la retraite fermée de Fayt Manège?

La terre n'est pas toujours accueillante et il faut parfois un grand courage pour la cultiver: "La terre, sèche depuis des mois, ne s'émiettait pas sous le soc: elle venait en mottes longues comme des poutres, elle se couchait en travers de la charrue, elle laissait échapper des cris, de la poussière, une fumée âcre, et les mulots et les insectes, n'ayant pu creuser assez avant dans leur repaire, coulaient sur les sabots de l'homme avec des racines éventrées du froment." (Le Blé qui lève, p. 259)

Néanmoins, on ne se décourage pas, et, grâce à son travail, le laboureur vainc la terre qui fait "une tache- - - fumante comme un canal vaseux fouillé par le soleil". (p. 259)

Pendant la guerre, les femmes devront faire le travail ardu, que demande la terre. C'est ainsi que, dans Champdolent, Marie Quéverne travaille "courbée, rouge, montant la pente, abattant d'un coup net de faucille, la poignée d'avoine qu'elle venait de saisir, puis une seconde, puis une autre" (pp. 76-77) pendant que son mari se bat. Comme elle se redresse pour reprendre haleine, elle entend une voix "que le battement du sang dans les tempes et le crissement de la faucille avaient jusque-là couverte". (p. 77) Dure besogne, en effet pour une jeune femme qui, avant son mariage, n'avait jamais connu le travail et qui avait été gâtée par ses parents! Et cependant, on ne faiblit pas!

Les femmes
travaillent.

Voici le travail d'un jour de Marie Fruytier: "Levée avant le soleil, Marie Fruytier devait s'occuper tout de suite et jusqu'au soir du bien de chacun, y compris celui des bêtes. Faire les lits des enfants et le sien; allumer le feu dans la grande salle et pendre la marmite à la crémaillère; éplucher les légumes, tailler le pain pour la soupe du matin, laver les assiettes; "balayer la place"; chas-

ser les araignées qui bâtissent leur toile en un quart de jour aux angles des murailles; boucher les trous des souris; puiser de l'eau à la pompe, qui est bien à trente mètres de la maison; prendre les vases de fer-blanc et l'escabeau à trois pieds, et s'en aller dans l'étable traire les vaches, puis revenir dans la laiterie et passer le lait à l'écrémeuse pour faire le beurre; appeler la volaille éparpillée dans la cour, et dans l'aire, et dans le chemin, pour lui jeter la première ration du menu grain qu'il a fallu prendre dans le grenier, là-haut, et rapporter dans un large paillon; faire le tour du jardin, où il y a de l'herbe haute en toute saison, à cause du voisinage d'une source, et distribuer la pâture aux lapins, qui remercient du bout de leur nez mobile; reprendre, sur la table de la chambre des petits, tout un paquet de bas, de culottes, de chemises qui ont des trous, et s'asseoir près de la fenêtre pour continuer le ravaudage ou la couture; se lever bientôt pour aller chercher la provision de haricots ou de pommes de terre qui sera servie au dîner de midi; se remettre à cuisiner. En vérité, tout le jour se passait ainsi". (Il était quatre petits enfants, pp. 78-79)

Et la chère femme supportait toutes ces peines sans se plaindre. Il lui arrivait parfois de soupirer: "Chère misère de la vie, que je suis donc lassée!" (p. 79) Mais Bazin ajoute: "C'étaient de courtes défaillances". (p. 80) Elle réussit à faire tout ce travail parce que dit-elle, "rien ne m'ennuie de ce que je fais". Ah! voilà le secret de son bonheur. Elle s'est toujours astreinte à remplir son devoir de bonne mère de famille et sa besogne quotidienne ne l'ennuie pas.

Et les enfants qui, plus tard, reprendront le flambeau de la main mourante de leurs parents, doivent apprendre à travailler, eux-
 Les enfants
 travaillent.
 aussi, dès leur enfance: "A la campagne, les tout jeunes eux-mêmes trouvent à se rendre utiles, à aider les parents. A peine éclos, ils sont les associés de la ferme. N'ont-ils pas à faire la récolte des oeufs? Et qui ne sait, parmi eux, que les poules choisissent souvent pour y pondre, des retraites invraisemblables? N'y a-t-il pas des bêtes à garder ou à conduire au pré? les commissions à faire dans les bourgs? la brouette de feuilles de choux à pousser jusqu'à la niche aux lapins? à dérouler peu à peu la grande corde, quand la mère, les jours de lessives, la suspend aux fourches dégarnies? les pommes de terre à peler pour la soupe? Et dès que l'on grandit un peu, garçon

ou fille, ne va-t-on pas dans les blés en herbe, avec les femmes, pour sarcler? N'est-on pas admis à toucher les boeufs du bout de l'aiguillon, et à crier: " Rougeaud, Gaillard, Noblet, Maréchaux!" ou bien à marcher près du cheval de flèche et à le faire tourner au bout du sillon nouveau? (Il était quatre petits enfants, p. 14)

Quel malheur qu'on ne puisse inculquer davantage cet esprit de travail chez nos enfants qui habitent les villes! Ce n'est pas à courir les rues durant les vacances ou à fréquenter les cinémas chaque semaine qu'ils apprendront à aimer le travail. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui voudraient priver les enfants des jouissances légitimes auxquelles tout enfant a droit. Le proverbe anglais: " All work and no play makes Jack a dull boy" est parfaitement juste. Toutefois, l'enfant ne doit-il pas apprendre de bonne heure que la vie, tout en nous favorisant de ses joies, exige de nous de nombreux sacrifices et que le travail est un devoir moral imposé à tous? La méconnaissance de ces choses durant les années d'enfance n'explique-t-elle pas les nombreuses défections chez nos jeunes gens qui n'ont pas acquis la force morale pour remplir consciencieusement la tâche quotidienne?

Les paysans de Bazin sont tellement épris de l'esprit de travail qu'ils respectent même les bêtes qui partagent avec eux les peines du jour. Ils parlent avec fierté de leurs boeufs puissants qui creusent les sillons, à travers les racines et les souches; ils s'adressent à eux comme à des amis qu'on chérit et, le soir, avant de se coucher, ils vont leur faire une dernière visite à l'étable. Quand Pierre Noellet est sur le point de quitter la terre, il ne part pas sans revoir ses boeufs qu'il nomme par leurs noms une dernière fois: Vermais Fauveau, Chauvin, Rougeais, Caille, Nobiais. Et "les bonnes bêtes détournent la tête et le suivent de leurs yeux tristes tout le long de l'allée."

Quand la nécessité oblige Julien Noellet de vendre deux de ses boeufs, les larmes coulent "sur la joue creusée du métayer."—"Tiens, mon pauvre gars, dit-il à son valet, regarde-les bien; tu n'en lieras pas souventes fois dans ta vie d'aussi beaux que ceux-là.----- Jamais ils n'ont refusé de tirer, jamais ils n'ont été malades; pourtant il y a eu des journées dures". Et en les remettant au boucher, il voit "en imagination le maillet de l'assommeur s'abattre sur l'étoile blanche que Vermais et Fauveau portaient tous deux au front".

Toutefois, il espère se tromper, il lui reste encore un brin d'espoir; "C'est pour les tuer que vous les voulez?" demande-t-il naïvement au boucher.

Et lorsqu'il retourne chez lui, le chagrin, le remords et la honte d'avoir vendu ses boeufs l'obsèdent au point qu'il voit une apparition--son grand-père--qui lui adresse des reproches; "Tu as vendu tes boeufs, Julien, et tu n'en as pas racheté d'autres!" Vendre ces vaillantes bêtes qui tirent la charrue, c'est porter atteinte à l'honneur de cette famille de paysans.

Une grande leçon salutaire se dégage des oeuvres de Bazin: la dignité du travail agricole. Que le paysan ne voie donc plus, dans son travail, une simple dépense de force musculaire pour assurer son existence, mais plutôt l'accomplissement d'un devoir moral. Qu'il se rende compte de son importance en songeant que, de son travail, dépend le bien-être de la nation entière. Qu'il relève haut la tête pour proclamer avec fierté qu'il remplit consciencieusement le rôle honorable qui lui est assigné. Alors, son travail lui apparaîtra sous un jour nouveau; il deviendra une fonction nécessaire à la société. Envisagée à ce point de vue, la culture de la terre, loin d'avilir, trempera, non seulement le corps, mais aussi l'âme du paysan.

La dignité
du
travail agri-
cole chez
Bazin.

Chez Bazin, le père exerce parfois sur ses enfants une autorité qui, de nos jours, peut paraître arbitraire. Ses ordres, ce sont autant de lois inflexibles auxquelles ceux qu'il gouverne doivent se plier. Il refusera de donner la main à un fils qui quitte la maison pour de bon; il faudra l'intervention du prêtre pour amener la réconciliation entre le père et un fils ingrat qui se meurt à Paris. Toutefois, il est juste d'examiner les circonstances qui amènent la rupture entre le père et ses enfants afin de pouvoir juger impartialement les personnes en cause. Il est juste également de connaître les relations entre le père et ceux de ses enfants qui lui restent fidèles, sans quoi, l'analyse du personnage serait incomplète et ne nous révélerait que le fond le moins estimable de son âme.

Le père
gouverne-t-il
sa
famille
avec trop
de
sévérité?

Disons tout de suite que ce père de famille a un coeur et une âme paysannes. Tout son être est enraciné à la terre; il vit par elle, il vit pour elle. Certaines familles nobles fournissent depuis des siècles des hommes d'état à la nation; de même, le paysan de Bazin est de descendance terrienne et depuis un temps immémorial, ses ancêtres et

Raisons
qui
motivent
la
sévérité
du père.

leurs descendants fournissent des hommes à la terre. On trouve donc chez ce paysan un orgueil bien légitime car, ne continue-t-il pas la tradition établie par ses pères? Les anciens ont valu par la terre, les nouveaux doivent aussi valoir par la terre. Abandonner la terre, c'est une trahison, c'est renier les ancêtres. Le vieux Noellet dira à son fils qui a décidé de quitter la Genivière, qu'en insultant la terre, il insulte son père, sa mère, tous ceux qui ont cultivé la terre avant lui. Et ces sentiments chez ces vieux paysans ne sont-ils pas admirables? Le respect qu'ils portent à leurs devanciers et le désir de s'en montrer dignes en tâchant d'augmenter et de parfaire l'héritage qui leur a été légué au prix de sacrifices sans nombre sont autant de manifestations d'âmes hautes et de coeurs reconnaissants.

Mais le père seul ne peut continuer l'oeuvre de ses devanciers. Il lui faut de l'aide. N'est-ce pas tout naturel qu'il s'attende que ses fils lui prêtent main-forte dans l'accomplissement d'un devoir que l'honneur de la famille exige d'eux? Et s'il y a défections dans la famille, doit-on trop blâmer le père si sa colère s'abat sur des fils ingrats?

"Après un moment, François se rapprocha un peu. Il tendit la main sans doute pour serrer, une dernière fois, celle du père. Mais celui-ci, l'ayant vu, se ranima; d'un geste il lui défendit d'avancer; puis il sauta dans la carriole, et fouilla la Rousse qui se remit au galop". (La Terre qui meurt, p. 111)

Toussaint
Lumineau
et
François.

Voici, en quelques mots, le dénouement tragique de la décision qu'a prise François de quitter la Fromentière. Le père refuse de donner une dernière poignée de main à son fils qui s'en va pour ne plus revenir! "Père dénaturé!" certains seront tentés de dire. Toutefois, le vieux Toussaint Lumineau est déterminé à ne pas laisser "mourir" la Fromentière. C'est un devoir que l'honneur de la famille lui impose. Malheureusement, un de ses fils est la victime d'un accident qui le rend incapable de travailler; un deuxième fait son service militaire; on a renvoyé le valet qui "compromettait" l'honneur de la famille Lumineau. A cause du manque de bras, la Fromentière décline; pour la première fois, on ne peut payer le fermage à échéance et un Lumineau doit essuyer des reproches de la part d'un simple régisseur. Toutefois, le courage du père ne faiblit pas. Un beau jour de septembre, le père, accompagné de François, attaque une jachère. A mesure

que la charrue ouvre la terre, l'espérance renaît dans l'âme du vieux terrien. "J'ai espoir dans notre labour d'aujourd'hui, dit-il. Si le grain pousse bien dans la cailleterie, foi de Lumineau, j'achète du plant pour la vigne - -" Et l'attelage s'en va toujours. "Tous les flancs battent."

Au beau milieu de cette joie délirante que fait naître l'espérance d'une Fromentière restaurée, voilà que le fils paresseux lance à la tête de son père les paroles brutales que nous avons déjà rapporté

Et le fils continue sur ce ton et, en plus, annonce qu'Eléonore est fatiguée de la Fromentière et qu'elle aussi doit partir. D'un seul coup, la Fromentière perd deux de ses enfants!

On s'attend que ces mots déclenchent contre le fils un flot d'injures. Détrompez-vous! Le père essaiera d'abord d'attendrir ce cœur dur. Il lui adresse un mot qui renferme toute l'affection que peut contenir un cœur de père: "Mon François. Oui, le père le possède encore et il ne veut pas le céder! Ce n'est pas le François, l'employé d'un bourgeois, c'est encore le François du métayer de la Fromentière. Puis le pauvre vieux se croit obligé de faire des excuses pour expliquer les quelques reproches qu'il a adressés à son fils oh! pas souvent! "des fois" seulement. "C'est que les années sont dures pour tous." Driot doit revenir du régiment, on engagera un valet, "ça fera quatre hommes". Et le vieux ajoute d'un ton suppliant: "Tu ne pars pas, François? Où veux-tu être mieux que chez nous? Est-ce que le pain t'a manqué? Est-ce que je t'ai refusé des habits ou de l'argent pour ton tabac? "

Ce n'est que lorsque François reste insensible à ce témoignage d'affection paternelle et qu'il réitère sa détermination de partir que la colère du vieillard éclate. Toussaint Lumineau fait des démarches infructueuses pour retenir son fils. Il perd la partie; la Fromentière va s'éteindre! L'honneur de sa famille décline. Et tout à cause de ce fils qui refuse d'être un digne descendant des Lumineau. Peut-on s'étonner si le père refuse de lui serrer la main? Nous laissons la réponse à nos bons lecteurs. Et ce cœur, qui, de prime abord, paraît si dur, s'attendrira avec le temps. Le père Lumineau dira à son Driot qui s'ennuie de son frère François: "Tu es donc comme moi, mon bon gars: tu as souvent ta pensée devers lui." (p.257)

Et quelle tendresse ne lui témoigne-t-il pas lors de sa visite dont le but est de ramener François à la Fromentière: "Toussaint Lumineau avait saisi la main de François, et il la serrait entre les siennes, avec une tendresse qui parlait, et ses yeux cherchaient en même temps les yeux de son fils, et faisaient la même prière". (p.289

Et comme François ne répond pas à ce témoignage d'affection paternelle, il faut conclure que ce n'est pas le père qui a le coeur dur mais plutôt le fils.

Toussaint
Lumineau
et
Driot.

Plus tard, à l'insu de la famille, et par une nuit opaque, Driot quittera la Fromentière pour se rendre à un port de mer où il doit s'embarquer pour l'Amérique. Cette fois, il n'y aura pas l'entretien tragique qui avait creusé un gouffre entre le père et son François. En dépit de la défection filiale, l'affection paternelle persistera.

Le père Lumineau "regarda le lit qui n'était point défait, et cela lui suffit pour comprendre. Un moment il resta immobile. Les larmes l'aveuglaient. Puis il marcha vers la cour, en chancelant; sur le seuil, il se retint aux deux montants du mur; il prit une longue respiration comme s'il voulait appeler dans la nuit, mais il ne sortit de sa bouche qu'un son étouffé, à peine saisissable:
—Mon Driot!

Et le grand vieux, saisi par le froid, tomba évanoui sur la terre de la chambre". (pp. 274-275)

Et qu'y a-t-il de plus touchant que cette scène où le pauvre vieux demande à Mathurin de lui montrer des livres "où il y a des des- sins de pays" car il veut voir l'Amérique; l'infirmes lui remet "un petit atlas d'école primaire, sur la couverture duquel il y avait écrit d'une grosse écriture de commençant: Ce livre est à Lumineau André, fils de Lumineau Toussaint, à la Fromentière, commune de Sal- lertaine, Vendée. (p. 278) "Lumineau André, fils de Lumineau Tous- saint à la Fromentière!" Que ces mots ont dû étreindre le coeur du vieux qui songeait à la distance énorme qui abolissait en quelque sorte les liens de parenté entre le père et le fils! Après avoir vainement tenté de comprendre la carte de l'Amérique, il secoue la tête en disant tristement: "Je ne peux pas me figurer où il est, mais je vois qu'il y a de la mer et qu'il perdu pour nous- - -." (p.278) Pauvre vieux!

Toussaint
Lumineau
et
Rousille.

Rousille, qui est une charmante enfant et qui reste fidèle à la Fromentière, s'est éprise d'amitié pour le valet de ferme. Malheureusement, cet excellent garçon, ce bon travailleur qui aime la terre ne vient pas d'une famille aussi ancienne, aussi honorable que celle des Lumineau. Le père Lumineau trinquait avec les marquis; ses ancêtres avaient cultivé les champs de la Fromentière à une époque qui remontait à des siècles de distance; un sang noble coulait dans les veines de ce Vendéen dont les pères avaient combattu "pour le roi et pour l'autel" contre les "hérétiques" de la révolution française. Comment cette famille supérieure pouvait-elle unir sa destinée à une famille de valets? Est-ce étonnant, alors, si Monsieur Lumineau oppose cette union au point de chasser Jean Nesmy? Est-ce étonnant si le père adresse des paroles très dures à la pauvre petite Rousille? Cependant, l'épreuve attendrira le coeur du vieux métayer; il finira par comprendre que la survivance de la Fromentière doit l'emporter sur la supériorité factice qui semble exister entre deux familles qui toutes deux, aiment la terre et la cultivent. Nous nous réjouissons du sort de Rousille qui finit par épouser celui qu'elle aime. Et en donnant son consentement à cette union, le père Lumineau nous fait mieux comprendre son attachement indéfectible à la terre. Malgré tous les revers de fortune qui l'ont accablé, malgré la défection de trois de ses enfants qui l'ont quitté, la Fromentière ne mourra pas. C'est la réalisation du rêve d'or du vieux terrien.

Toussaint
Lumineau
et
Mathurin.

Mais c'est surtout dans ses relations avec le malheureux infirme qu'est Mathurin que Toussaint Lumineau témoigne une affection paternelle tellement grande qu'elle nous émeut profondément. De tous ses enfants, le père semble affectionner surtout celui sur lequel le malheur s'est abattu. Autrefois "le plus beau fils des Lumineau," il est devenu un être monstrueux dont l'aspect inspire une sorte d'horreur. Taciturne, irascible et jaloux—défauts engendrés par son infirmité— le malheureux est le mauvais génie de la famille et sa présence assombrit le foyer des Lumineau. Néanmoins, aux yeux du vieux terrien, une vertu compense amplement tous les défauts de l'infirmes: son amour de la terre. Plus d'une fois le coeur du paysan a dû saigner en constatant que celui de ses fils qui était le plus attaché à la terre, celui que la pensée de devenir le maître de la Fromentière obsédait constamment, ne pourrait jamais parvenir à tracer un sillon. "Pauvre gars" lui disait-il, je sais bien que ton

malheur coûte cher à la Fromentière". (p. 92)

Le jour de labour, le père place Mathurin dans une charrette qu'il tire lui-même au champ. Ne faut-il pas que le pauvre Mathurin assiste à cette fête champêtre, lui qui aime tant la terre? Le père le dépose soigneusement dans un lieu sûr en lui disant: "Reste là au chaud", recommandation d'où il ressort beaucoup de sollicitude paternelle pour le pauvre malade.

Après le départ de François, le père Lumineau est allé instinctivement au château du Marquis où il donne libre cours à sa douleur. Pour le décider de retourner à la maison, la chère Rousille lui dira: "A la maison, il y a Mathurin, mon père, qui vous attend". Et de suite le père répondra: "C'est vrai; il y a Mathurin, il faut aller". C'est le père compatissant qui entend l'appel du malade et qui accourt pour l'appuyer et le consoler. En entrant, il dira: "Mathurin, mon enfant, ne te fais pas trop de peine - - - Ils sont partis mais notre Driot va revenir!" Heureusement qu'il ne perçoit pas l'effet de ses paroles dans le coeur de l'infirmes, rongé par la jalousie.

Mathurin apprend que Rousille doit épouser Jean Nesmy qui deviendra le nouveau maître de la Fromentière. Mais Mathurin croit que cet honneur lui revient. Il épousera Félicité Gauvrit et héritera lui-même la Fromentière. Alors le père se voit obligé de lui parler avec sincérité et avec quelle tendresse!

—Ne te fie donc pas à ce que les filles te disent, mon pauvre gars, lui dit-il. Il n'y a encore que les pères et les mères pour chérir ceux qui te ressemblent. (p. 320)

Mathurin tâche de se rendre chez Félicité Gauvrit mais l'effort est tellement violent que l'infirmes trouve la mort au fond de sa yole. Le père retrouve le cadavre dans la yole. "Toussaint Lumineau se jeta à genoux sur le bordage qui fléchit jusqu'au ras de l'eau; il toucha les tempes, et elles ne battaient plus; il prit les mains, elles étaient glacées; il approcha sa bouche de l'oreille, et, à deux reprises, il appela Mathurin:

—Réponds-moi mon enfant! suppliait-il, Réponds-moi! Remue seulement le doigt pour me montrer que tu m'entends! Et un sentiment chrétien surgit aussitôt dans l'âme du vieux:

—Seigneur, dit Lumineau encore agenouillé, faites qu'il ne parte pas sans ^{ses} pâques; faites qu'il ne soit pas mort! (p. 329)

Après qu'on a connu les paysans au coeur de pierre de l'école naturaliste, il est réconfortant de faire la connaissance de ce vieux terrien au coeur sensible et à l'âme chrétienne. En vérité, on ne saurait accuser Toussaint Lumineau de ne pas aimer sa famille ou de se montrer injuste envers ceux de ses enfants qui trompent ses espérances. Les paysans de Bazin sont, pour la plupart, des êtres normaux doués d'une grande sensibilité et animés de nobles sentiments.

Tous, nous nous rappelons l'impression douloureuse que nous laissèrent les quelques pages du roman: Les Noellet, où Pierre annonce à son père qu'il ne sera pas prêtre. L'entretien a lieu dans un grenier où Julien Noellet est en train de remuer le froment pour le faire sécher. En entendant ces paroles qui signifiaient pour le vieux l'effondrement d'un rêve sublime, caressé depuis longtemps, "le métayer fut secoué d'un tremblement de tout le corps, comme le jour où pour la première fois, la résolution de son fils l'avait atteint en pleine paix de son âme. Pour le cacher, il se détourna, et se remit à brasser le froment à grandes pelletées. Mais ses yeux devenaient troublés, car le grain roulait sur le carreau." (p. 102)

Julien
Noellet
et
Pierre.

Tel le vieux Toussaint Lumineau, Julien Noellet tâche d'attendrir son fils. Dans sa voix est une "tristesse poignante". Il rappelle l'enfance de Pierre et le doux espoir qu'il nourrissait alors: Pierre devait l'aider puis, quand le vieux ne serait plus, devenir le chef de la Genivière. Maintenant, Jacques a été pris par le service militaire et le vieux reste "seul à la Genivière, avec des valets, comme ceux qui n'ont pas d'enfants!" "Est-ce que je t'ai donné le mauvais exemple demande le père. "As-tu vu dans mes discours ou dans mon air que je te regrettais trop pour la métairie? Ah! mon petit, il y a des jours où cela me revenait dans l'idée: mais j'avais tort, vois-tu bien. Est ce cela?"--- (p. 103)

"Il était si touchant, ce vieux père, s'accusant lui-même avant d'accuser son fils, s'humiliant pour une faiblesse passagère". (p.164) que Pierre se décide de lui faire part de sa décision. Mais il le fait d'un air hautain et brutal. Sa décision d'étudier pour la prêtrise n'a été qu'un prétexte; il voulait s'affranchir de la terre et briller par l'intelligence.

C'est alors qu'éclate la tempête. Un Noellet qui a trompé son père! Un Noellet qui lui a volé "trois mille francs d'argent! "Un Noellet qui se défend en insultant la terre! En faut-il plus pour

être chassé de la Genivière? Et l'entretien se termine sur ces paroles qui devaient rompre pour longtemps les liens d'amitié entre les deux hommes:

—Va-t'en! pas demain! aujourd'hui! Je te chasse!

Et le vieux nourrit sa rancune pendant des années. Il ne veut pas qu'on mentionne le nom de ce fils en sa présence; il ne veut pas lire ses lettres; il refuse de lui envoyer de l'argent; il s'irrite contre sa femme qui conserve beaucoup d'amitié pour ce fils déchû; quand il apprend que son fils est dans la misère et qu'il se livre à des déboires, il refuse d'aller lui porter secours. Ce n'est que sur les instances de sa femme, d'un prêtre et de son gendre qu'il décide de sauver Pierre en le ramenant à la Genivière.

Raisons
qui
motivent
la sévérité
de
Julien
Noellet.

Julien Noellet est tout d'abord un terrien qui s'est donné à la terre. Il ne peut concevoir qu'il y ait, outre le sacerdoce, d'autres vocations plus nobles que la sienne. Pourquoi son fils apprendrait-il du latin et du grec s'il ne veut pas se faire prêtre? Est-ce qu'un fils de terrien peut arriver à briller par l'intelligence? René Bazin nous signale les dangers que doit affronter le terrien qui aspire à une vocation intellectuelle. Dans Les Déracinés, Maurice Barrès soutient une thèse semblable. Il est certain, que, dans une ville comme Paris, où des milliers d'intellectuels se font une vive concurrence, le fils de paysan, sauf les cas exceptionnels, ne peut s'attendre à remporter un grand succès. Bien que nous plaignions le pauvre Pierre qui doit user de subterfuges pour obtenir une bonne éducation, il faut admettre que son père a sans doute raison de vouloir le garder sur la ferme. Aussi, il faut ajouter que Jacques a été pris par le service et le père ploie sous le poids lourd que lui impose la culture de la terre.

Puis Pierre est un hypocrite. Il ment à son père afin de lui soustraire trois mille francs qui suffisent à payer ses cours au collège. Et durant ces années de collège, le vieux peine en faisant de nombreux sacrifices pour subvenir aux besoins de son fils.

Mais à l'avis de Julien Noellet, la plus grande faute que Pierre a commise c'est d'avoir renié la terre. "Misérable enfant" lui dit le père, "sais-tu qui tu méprises? c'est moi, c'est ta mère - - -. C'est tous ceux dont tu viens, et qui ont cultivé la terre avant moi. Ah! tu as honte de nous! Ah! tu renies la Genivière!" Voilà où était le crime!

Ne jugeons donc pas trop sévèrement Julien Noellet, Il est vrai que, dans l'Evangile, le pardon accordé à l'enfant prodigue ne se fit pas attendre aussi longtemps. Toutefois, la réception qu'on lui fit à son retour fut-elle plus accueillante que celle de Julien Noellet à son fils? Nous ne le croyons pas.

Dans les oeuvres de Bazin, l'amour de la terre exerce une telle emprise sur ceux qu'elle "tient" que, dans Magnificat, il y a conflit entre la vocation terrienne et celle du sacerdoce. Jean Guillaume Maguern, vieux paysan de descendance paysanne et catholique fervent, s'oppose à ce que son fils Gildas se fasse prêtre. Le père se réconciliera à son sort mais pas avant que l'abbé Gildas Maguern vienne rendre visite à la famille. Dans l'intimité de la famille entière réunie autour d'une table bien garnie, on parvient à oublier le passé.

Il faut admettre que cette attitude du père nous surprend. Pourquoi un fervent catholique agirait-il de la sorte? Peut-être ne croit-il pas en la vocation de son fils: chez un jeune homme, les idées changent souvent. Il y a aussi la guerre qui prive la terre d'une bonne paire de bras et le père requiert les services de Gildas. En tout cas, comme Jean Guillaume Maguern est un personnage d'importance secondaire dans le roman, nous ne croyons pas que Bazin ait voulu nous présenter un exemple-type du paysan breton. Nous croyons plutôt qu'il a voulu faire ressortir davantage le grand rôle que joue parfois la maman bretonne qui, en dépit de l'opposition de son mari, encourage et alimente chez ses enfants des vocations religieuses. Nous aurons l'occasion plus tard de parler de cette femme admirable.

Quand nous parlons de la paysanne dans les oeuvres de René Bazin, trop souvent notre pensée se reporte à l'infortunée Donatienne qui, s'étant placée à Paris comme nourrice, succombe à la tentation et vit dans l'adultère jusqu'au jour où elle entend l'appel de détresse de sa famille. Mais les années vécues à Paris n'ont pas éteint sa tendresse maternelle et elle retourne à ses enfants.

Pourtant, pour une paysanne qui pêche, nous trouvons, chez Bazin, une douzaine de paysannes vertueuses qui remplissent fidèlement le rôle sublime de mères de famille. En effet, c'est Bazin qui, le premier, a mis à l'honneur la paysanne française. Avant l'éclosion de l'école réaliste, personne n'avait songé à elle. Le premier portrait de la paysanne qui apparaît dans la littérature est une caricature, une déformation du type normal, c'est la paysanne de Balzac, de

Bazin
met à l'hon-
neur la pay-
anne française.

Maupassant ou de Zola. Ce sera le rôle de Bazin de découvrir enfin la paysanne véritable, celle qui, tout en appuyant solidement son mari dans le travail journalier, élève des fils et des filles dont l'ensemble forme une base solide sur laquelle on édifie la nation française.

La mère
Lumineau.

Dans La Terre qui meurt, la métairie souffre de l'absence de la mère Lumineau que la mort a ravie à la famille. Si elle eût vécu peut-être aurait-elle mieux réussi que son mari à retenir les enfants à la Fromentière: lorsque la conduite de certains des enfants attriste Toussaint Lumineau, le vieux songe à son épouse, "femme économe, hautaine avec les étrangers et tendre pour les siens, qui réussissait sans tapage avec des mots qu'elle trouvait toujours, à changer le coeur des fils et à modérer la rivalité des filles". Sa mort n'a-t-elle pas été la cause des malheurs qui se sont abattus sur la Fromentière? Evidemment elle fut une excellente femme qui s'efforçait de sauvegarder l'honneur de sa famille: quand le père Lumineau reprend Mathurin de Félicité Gauvrit, fille suspecte qui ne convient pas à un Lumineau, le vieillard pense à la mère Lumineau et, en s'es-suyant les yeux, il dit: "Elle doit être contente de moi parce que j'ai enlevé Mathurin à la Seulière."

Perrine
Noellet.

Dans Les Noellet, c'est l'amour maternel qui gouverne toute la famille. Perrine Noellet est, avant tout, une mère qui aime ses enfants d'un amour profond et qui pardonne généreusement. Son fils, Pierre, a manifesté le désir de devenir prêtre. La mère en est ravie "Elle enviait dans le fond de son âme, plusieurs femmes du bourg qui avait un enfant ou curé ou vicaire et qu'on voyait se promener avec lui, à des rares intervalles, émues, partagées et comme embarrassées entre la tendresse pour le fils et le respect pour le prêtre". (p. 16) Elle lui prodigue son affection: quand Pierre part pour le collège, la mère "jette les bras autour du cou de son enfant, et le serre longtemps, comme pour donner une provision de baisers et de tendresse à cette jeunesse qui allait se séparer d'elle pour la première fois". (p. 46) Elle aide à la confection d'une belle aube "blanche et mousseuse" qu'il faudra deux ans pour compléter, et que le fils revêtira lorsqu'il dira sa première messe. "Les yeux se mouillent de penser seulement à l'avenir. Toutes les espérances de la maison sont sur lui." (p. 66)

Mais cette "pauvre mère Noellet, si fière jusque-là de son enfant, si heureuse de le donner à Dieu, que son amour maternel s'en était empreint d'un respect religieux" (pp. 112-113) est la victime d'une déception cruelle. Pierre ne veut pas devenir prêtre. Le désir qu'il a exprimé n'est qu'un prétexte qui lui a permis d'acquérir une bonne éducation. Pierre a trompé sa mère dont le cœur saigne.

Le père chasse Pierre brutalement de la Genivière. Il ne veut plus le revoir. La mère partage-t-elle les mêmes sentiments? A l'insu du père, elle écrit une lettre à Pierre qui avait demandé de l'argent par l'entremise de la voisine—lettre tendre, "pleine de mots affectueux, de petits conseils maternels sur la conduite de la vie. Elle le tenait encore pour un enfant de la Genivière qu'elle pardonnait bien qu'on n'eût pas demandé pardon". Et elle termine sa lettre avec ces mots qui expriment beaucoup de sollicitude maternelle: "Ne nous laisse pas si longtemps sans nous dire au moins que tu vas bien. De te savoir en santé et de lire ton écriture, vois-tu mon Noellet, cela console un peu." (p. 130) Et c'est cet amour maternel, appuyé par un mot du curé, qui plaidera auprès du père rancunier, la cause du fils malheureux qui se meurt à Paris, victime de la misère et des déboires. Et le père oubliera le passé et ira arracher son enfant des sentines du vice. C'est le triomphe de l'amour maternel.

Et cette affection n'est pas le monopole d'un seul enfant; elle est partagée et Jacques en reçoit une bonne part. Ce fils fait son service militaire et son départ a laissé un grand vide à la Genivière. "La mère souffrait, et se tourmentait infiniment. Elle s'inquiétait des marches militaires; car il s'essoufflait vite, de la théorie qu'il devait apprendre, des brimades des camarades, des mauvais discours surtout et des mauvais exemples qui pouvaient perdre son Jacques". (p. 132) Puis elle rêvait que son fils se faisait blesser, qu'elle essayait de le transporter et que l'enfant perdait "à flots le beau sang qu'elle lui avait donné". (p. 132)

Ce fils frêle ne peut résister aux rigueurs de l'entraînement et il tombe malade; bien entendu, ce sera la maman qui se rendra auprès de lui. Ses questions qui décèlent l'inquiétude de la mère pleuvent dru: "Tu tousses un peu à ce que je vois?—Depuis quand donc? - Bien souvent? - Pourquoi ne vas-tu pas voir le médecin?" Elle l'amène dans un café et commande pour lui tout ce qu'il y a de meilleur,

Et durant le repas, quelles gentilles prévenances inspirées par la tendresse maternelle!

—Veux-tu encore quelque chose? Des noix? Tu les aimais bien. Du café? Dis, veux-tu? Il faut profiter de ce que je suis là, mon Jacques, c'est fête aujourd'hui". (p. 141)

Quelques semaines après, Jacques revient à la Genivière en congé de convalescence. La mort l'a déjà "dans sa griffe". Mais la mère "voulait le sauver à toute force, à tout prix. Infatigable, avec un regain d'activité et des tendresses de jeune mère, elle le soignait, le disputait le jour, la nuit, à chaque heure, à la terrible ennemie qu'elle devinait partout". (p. 144) Elle se promène avec lui au soleil et l'encourage toujours. Quand les forces abandonnent le malade elle le fait asseoir sur un petit banc garni d'oreillers. "le long du mur bien chaud".

Pauvre mère Noellet! Et encore si ton dévouement inlassable eût réussi à sauver ton enfant!

Dans Magnificat, nous avons encore un exemple sublime de la véritable mère de famille. Écoutons-la parler à son fils, la veille de son départ pour la guerre:

Marie
Maguern.

— Mon Gildas, voilà que tu vas au régiment pour te battre, et je demanderai, bien sûr matin et soir et plus d'une fois entre les deux, qu'il ne t'arrive point de mal. Mais tu ne seras pas sans voir le monde et ses exemples, qui ne sont pas beaux.

— Il y aura des hommes, il y aura des femmes dont il faudra te défier des femmes surtout.

Puis elle embrassa Gildas, attirant la tête de l'enfant, et la serrant bien fort. Elle dit encore des mots de maman, tendres, pour lui recommander de dire la prière, sans y manquer jamais". (pp. 68-69) C'est cette bonne mère chrétienne qui rendra possible la réalisation du projet de Gildas de se faire prêtre en dépit de l'opposition du père qui s'obstine à le retenir sur la ferme.

Quelle mère admirable que cette Marie Fruytier qui, d'une manière à la fois naïve et sublime, explique à ses enfants sa mission sur la terre: "Moi, je suis surtout sur la terre pour vous aimer et pour faire vos coeurs."

Oui, elle les aime ses enfants et, comme il arrive toujours, son affection lui gagne celle de ses enfants. C'est un heureux ménage, en effet, où la mère est "une reine qui gouverne un petit état". (p.15)

Les moindres incidents dans la vie journalière de Marie Fruytier disent toute l'affection qu'elle porte à ses enfants et le bonheur qu'elle sème dans leur coeur.

Marie Fruytier. A l'occasion d'un anniversaire de naissance, elle confectionnait "une galette dorée" qui avait "la chair plus jaune et plus onctueuse que le meilleur pain; elle sentait la crème fraîche, elle offrait aux yeux une croûte dorée, bombée légèrement illustrée de quelques dessins tracés en pleine pâte par l'habile fouacière, et qui eût appris à lire aux enfants s'ils n'avaient déjà su. Car, aux jours de fête, la galette portait selon les dates: "Vive Pierre!" ou "Vive Max ou "Vive la petite Jeanne!" (Il était quatre petits enfants, p. 20)

Il nous semble entendre les cris de joie des enfants qui attendent impatiemment leur part de cette galette délicieuse. Mais à l'occasion de la fête de la mère, les rôles sont renversés: c'est le tour des enfants de témoigner leur affection et un des fils écrira sur la galette: "Vive maman mignonne." (pp. 20-21)

Les travaux multiples et le soin de ses enfants la retiennent à la maison et ce n'est que dans "les grandes occasions" qu'elle se permet "une partie de plaisir". Et encore, elle se décide difficilement de partir de crainte de manquer "à ses devoirs de maman, de maîtresse de maison, de surveillante générale, en somme de providence". (p. 23) Elle est bien la maman qui s'inquiète toujours de ses enfants lorsqu'elle ne les a pas sous sa garde. Si elle se décide enfin d'accompagner son mari, elle emmène avec elle un ou deux des enfants, les plus petits. Qui sait ce qui pourrait leur arriver pendant son absence? Les enfants s'arrêtent devant les étalages de "poupées, de toupies" et leurs exclamations la remplissent de joie. On devine les premières paroles: "Mes petits mignons, c'est trop cher", et elle se tourne du côté de son mari "qui savait bien comment cela finirait". (p. 24) Bien entendu, le soir on revenait à la maison avec des jouets "qui mettaient la Genivière en fête". Les papas et les mamans ne changent pas!

A la saison des fleurs, les enfants cueilleront pour leur maman des bouquets qui leur mériteront des baisers, ainsi que cette remarque qu'ils peuvent difficilement comprendre: "Mes chéris, vous serez un jour comme les prés, et vous fleurirez". Comment ne fleuriraient-ils pas dans cette Genivière gaie et ensoleillée, imprégnée de l'amour maternel?

Mais les enfants grandissent et Vincent songe à quitter la terre. En regardant les oies sauvages qui voyagent toujours par bande, le père avait dit à ses enfants: "Faites comme les oiseaux, qui ne se quittent pas et qui s'entr'aident". Et Marie Fruytier, la bonne paysanne, partage le même sentiment; elle dira à Vincent: "As-tu pensé? - - c'est la maison de chez nous que tu vas détruire - - Tout aller bien! Qu'as-tu à vouloir t'en aller de nous? Moi, je te répondrai non - -"

Et elle avait raison: Vincent regrettera plus tard sa décision et retournera au foyer de sa jeunesse. Mais le fils est déterminé de partir et, le matin de son départ, la pauvre mère "immobile, l'oreille tendue vers l'orient", écoute, "comme une voix encore que mesure la distance, le bruit décroissant des sabots de Noireau, lancé à toute allure vers Macheprime la-Galante." (p. 97) C'est Vincent, que son père conduit à la gare. Et le premier soir il reverra "chacun des siens, et surtout la vraie mère, maman, Marie Fruytier, qui, depuis quatorze ans passés, tous les jours sans excepter un seul, soir et matin avait embrassé son enfant. Elle n'était plus là. Il l'imagina assise dans la grande salle et qui versait de grosses larmes, en répétant les mots si doux et si cruels: "Où seras-tu comme ici?" Et il ne se trompait probablement pas!

La pauvre mère s'alarme quand elle apprend que Vincent veut aller "encore plus loin". Voici la lettre touchante qu'elle lui écrit: "Aucune distance n'est longue quand on aime bien. Cinq lieues sont comme un pas. Viens donc nous revoir puisque tu nous as marqué, dans ta dernière lettre, que M. Garcin voulait t'envoyer encore plus loin. J'ai l'esprit tout en peine d'apprendre où tu travailleras, et si les gens ont bon coeur pour les apprentis". (p. 125) Et le soir la mère inquiète songe: "Où est-il, à cette heure, notre fils? Les villes en dévorent beaucoup, des jeunes gens comme lui! Elles leur sucent le sang! Il a eu une fluxion de poitrine, quand il était petit, - - Je le vois malade, ses yeux tournés vers notre pays de Trois-Epines, et sans personne qui écoute ce qu'il dit: "Venez, venez!" Et puis d'autres fois, je pense aux mauvaises compagnies". (p. 12)

Pauvres fils qui quittez la campagne! Si vous saviez toutes les larmes que vous faites verser à vos mamans!

Et les années amènent bien des changements à la Genivière. La ville a attiré à elle Vincent, le régiment prendra Maximin qui ira

faire la campagne en Afrique. Nouvel émoi accompagné d'une grande tristesse à la Genivière! "Pendant les repas, si le père, la mère, ou Pierre tournait les yeux du côté où était Maximin, personne n'avait l'air de deviner pourquoi ce regard durait plus que de coutume, pourquoi il y avait un silence autour de la table, pourquoi l'un ou l'autre de ces bons travailleurs se prenait à dire: "Je n'ai pas faim aujourd'hui", pourquoi Jeanne tenait obstinément le visage penché au-dessus de son assiette et soupirait comme une grande personne".(pl

La veille du départ, la courageuse mère veut laisser à son fils "un souvenir particulier, une image jolie et arrangée pour lui, de la dernière réunion de famille". (p. 149) La salle est "éclairée et chaude". La table est recouverte de "la nappe de grosse toile blanche, comme aux jours de fête." La maman "a préparé un menu selon le goût de ses enfants: une soupe au potiron, un lapin aux pommes de terre et un saladier de châtaignes bouillies". (p. 149) Qui sait si ce n'est pas la dernière réunion de famille à laquelle le futur soldat assistera? Et ce même soir, ce sera Maximin qui récitera la prière "à la place de la mère qui ne peut droitement parler". (p. 156) L'heure des adieux arrive malheureusement à grands pas. La mère "serre cette tête contre sa poitrine, et dit tout bas à l'oreille de l'enfant: Mon Maximin, n'oublie pas de prier tous les jours; garde ton coeur comme il est!"

"Garde ton coeur comme il est!" Quel beau témoignage de la formation chrétienne que ce fils avait reçue de sa mère! Quelle confiance en son fils! Il faudrait bien être un scélérat pour trahir cette confiance maternelle!

Jeanne a atteint sa dix-neuvième année et Marie Fruytier doit la préparer à remplir dignement la mission que Dieu impose à toute bonne mère de famille. Il faut d'abord choisir un bon mari. Au lieu de le commander, on lui dit "un petit mot, pour savoir s'il est d'humeur à entendre le second". Le mari doit s'améliorer à l'exemple de sa femme. "Ne pas mentir, assurer leur courage, tenir bien la maison, veiller aux âmes des enfants, être une mère perdrix qui leur apprend à remuer l'aile, presque tout est là - - - Nous sommes tous à la charité de Dieu- - seulement, il y en a qui le savent et d'autres qui ne le savent pas-- C'est difficile, la vie: il y a trop à faire - - tu ne serais pas ce qu'il faut être si tu n'obtenais assistance - - - Aie le coeur bien pur et bien priant- - - (pp. 206-207)

Voici des paroles qui chantent à l'oreille comme l'eau limpide et murmurante du ruisseau, qui purifie et vivifie tout ce qu'elle touche. Toute la vie de Marie Fruytier, avec son oubli de soi et son espérance en Dieu, se révèle dans ces quelques paroles d'une simplicité émouvante.

Un si bel exemple d'abnégation devait porter fruit et Jeanne incarnera les vertus de sa mère. Restée seule à la Genivière durant la tourmente de 1914-1918, c'est elle qui sauve la terre. En parlant d'elle Bazin dit: "Je ne crains pas de dire que le plus beau soldat de la famille, et par le plus beau j'entends le plus courageux, le plus persévérant, celui qui dut suffire aux devoirs les plus inattendus comme aux plus ordinaires, fut Jeanne, demeurée seule à la Genivière avec ses deux enfants tout petits. Elle sauva la ferme; on la vit labourer, herser, semer, faire la moisson, livrer le grain à la ville, vendre et acheter des bestiaux. Quatre années durant elle fut brave contre les intempéries, contre les hasards des rencontres sur les routes, contre la fatigue et la perpétuelle inquiétude de son esprit. Car il n'y avait pas d'heure, ni même de quart d'heure où elle ne fût tentée de penser." (p. 212)

Jeune
Fruytier.

C'est encore cette vaillante femme qui amènera une réconciliation entre Pierre et le "déserteur" Vincent qui, fatigué des usines, revient à la Genivière pour reprendre le noble travail de son père.

Nous avons cru être de notre devoir de parler longuement de ces vaillantes paysannes que furent Perrine Noellet, Marie Fruytier et sa fille Jeanne car la paysanne fut, avant Bazin, "la grande oubliée" dans la littérature française. Et pourtant, si le paysan français d'avant guerre a connu un confort dont furent privés les paysans de certains autres pays européens, ne doit-il pas en remercier sa digne femme qui s'est toujours dépensée au service de la terre et de sa famille? Et qui a fourni à la patrie le plus de soldats durant la guerre de 1914-1918? Dans Le Paysan, le docteur Emmanuel Labat nous dit en parlant des paysans: "Sur quatorze cent mille morts, il y a un million des leurs; sur les trois premiers kilomètres du chemin qui relie le village à la ville, on rencontre seize maisons dont huit sont en deuil." Et qui a nourri la nation pendant que les hommes se battaient sinon les paysannes qui se sont chargées des lourds travaux de la ferme. Le touriste est souvent peiné par la tiédeur religieuse qu'on trouve dans certaines églises de Paris. Qu'il se rende à la campagne pour y dé-

couvrir la foi ardente dont nous parle Bazin. Ne voyons-nous pas encore là l'oeuvre bienfaisante de la paysanne qui a communiqué cette foi à ses enfants? En somme, nous croyons que la paysanne française a beaucoup mérité de son pays et nous sommes heureux que Bazin nous en ait fait une peinture sympathique.

Il est vrai que toutes les paysannes de Bazin ne ressemblent pas à Marie Fruytier. Il y a, par exemple, la malheureuse Donatienne dont nous avons déjà un peu parlé.

Cette Donatienne, est-elle l'être infâme qu'on découvre lors de notre première lecture du roman qui porte le nom de cette femme? Examinons les circonstances:

Donatienne est obligée de quitter son foyer à cause de la misère qui s'abat sur la closerie de Ros Grignon. Il y a trois enfants dont l'aînée a cinq ans et le cadet cinq mois. Un médecin trouve à Donatienne une place de nourrice à Paris. N'allez pas croire que Donatienne est heureuse de se séparer de ses enfants. Son coeur saigne en les quittant. La voici allaitant Joël pour la dernière fois: "Elle se pencha, souriante malgré tout, vers le nourrisson dont le visage disparut entre la poitrine blanche de la mère et le pli gonflé de la chemise. Les lèvres du petit commencèrent à sucer le lait avidement, avec des repos essouffés de gourmandise. Elle aurait voulu lui dire et elle pensait avec pitié: "Prends tout, mon mignon. Tu ne m'auras plus ce soir. Ils te donneront à boire du lait que tu n'as pas. Tu aimes le mien. Bois à ta soif, pour la dernière fois".

Donatienne
est-elle
une
paysanne
dépravée?

Avant son départ, Donatienne est donc une mère dévouée qui aime bien ses enfants. Si elle les quitte, c'est la misère qui l'oblige à partir.

Au bout de six mois, son nourrisson étant mort, Donatienne devient femme de chambre. Elle doit loger au sixième, ce honteux sixième, que Ferdinand Brunetière appelle "une des hontes" de notre civilisation, où elle est exposée à toutes les occasions du mal. Dans ce milieu corrompu, elle succombe à la tentation et tombe dans l'adultère. En eût-il été ainsi si on ne l'eût pas privée des nouvelles de son mari dont on subtilisait les lettres? Il est permis au moins de se poser la question. Cette vie immorale, qu'elle subit plutôt qu'elle ne vit, n'étouffe pas ^{ses} sentiments maternels. Quand elle apprend, par l'entremise d'un de ses enfants que son mari s'est

fait blessé et que celle avec qui il a vécu, l'a quitté, elle accourt pour le sauver bien qu'il n'ait "que la misère à lui donner".

Nous ne croyons pas que Bazin ait voulu peindre une paysanne dépravée. Nous croyons plutôt qu'il a voulu nous signaler les dangers auxquels s'expose une paysanne de bonnes moeurs qui devient femme de chambre à Paris. La chute de Donatienne excite notre pitié et sa rédemption éveille en nous de l'admiration pour cette femme qui, vivant dans un milieu délétère, conserve assez de vertus pour racheter sa faute.

Rousille.

Dans ses romans paysans, Bazin nous fait une peinture sympathique des jeunes paysannes qui songent à se marier. Ce n'est pas un amour éphémère, mais solide et durable. Rousille, dont le père Lumineau oppose le mariage avec Jean Nesmy dira: "Je leur donnerai tout mon argent, oui, je veux bien. Mais mon amitié, où je l'ai mise je la laisserai. Elle est jurée comme mon baptême. Je n'ai pas peur de la misère; je n'ai pas peur qu'il m'oublie. Le jour où il reviendra, car il a promis de revenir, j'irai au devant de lui. Personne ne m'empêchera. Quand il y aurait le marais à traverser en yole. et de la neige et de la glace, et toutes les filles du bourg pour rire de moi, et mon père et mes frères pour me le défendre, j'irai. (p. 77)

Elle finira par épouser son Jean Nesmy et nous osons croire qu'elle le connaîtra le bonheur.

Bien que nous nous éloignons un peu du sujet, nous croyons que le lecteur nous saura gré de laisser parler d'Arguibert de ces mariages paysans:

"L'amour apporte bien rarement le sentiment de l'imprévu; il se présente toujours comme l'épanouissement naturel d'une vieille amitié.

C'est l'union de deux coeurs que l'atmosphère commune, la tradition, et chaque jour d'un labeur semblable avaient façonnés l'un pour l'autre, de deux coeurs qui se rencontrent sans surprise, se reconnaissent, et, très simplement, se promettent fidélité. Que les citadins n'appellent point "mariage de raison" cet amour plein d'assurances heureuses qui enlace ainsi pour toujours ces êtres si tranquilles qu'on les supposerait sans ardeur.

Le "mariage de raison" pèse à froid les "pour" et les "contre". Ce que les villageois ont pesé, c'est qu'ils se plaisaient. Ils ne l'ont pas même pesé: ils se sont mis - - quelques jours ou des années, selon les caractères, aux écoutes de leur coeur. N'est-ce point l'Amour?

Et si les terriens voilent leur enthousiasme et semblent plutôt suivre une pente qu'avoir d'amoureuses initiatives, ils savent aimer immuablement. Leur vie s'établit dans leurs amours.

Demain, ils reprendront le labeur interrompu quelques heures pour la fête. Ils travailleront côte à côte, partageront leurs joies et leurs peines. Presque rien ne paraîtra changer.

Les voilà pris cependant dans l'incessant mouvement où ils ont désormais leur place de continuateurs. Les yeux pensifs du père se fixeront plus longuement sur l'enfant devenu à son tour chef de famille. Il va oser se reposer quelquefois.

Et la mère silencieusement, ouvre avec sa bru la grande huche où elle serre le pain de la maison". (L'appel de la terre, p. 139)

Anna. Dans Magnificat, une lutte tragique se livre dans le cœur d'Anna, qui est partagé entre l'amour divin et l'amour d'un homme qu'elle désire épouser. Elle aime Gildas qui a répondu à son affection, mais qui s'est décidé, plus tard, de se faire prêtre. L'espace ne nous permet pas de décrire cette lutte émouvante qui nous a arraché des larmes et qui se termine par le triomphe de l'amour divin. Anna chante sa victoire dans les pensées sublimes que voici, d'où il ressort l'héroïsme du martyr:

—Mon Dieu, je renonce à mes enfants, je renonce à ma jeunesse! Je renonce à être aimée! Je ne me marierai jamais! J'élèverai la fille de ma cousine Denise! Protégez-le de la guerre, et ramenez-le: pas pour moi, pour Vous!

Avant qu'elle n'eût commencé de se relever elle ajouta avec un sourire de bonheur, fille habituée au langage des Ecritures:

—Vous ne pouvez pas me refuser; je demande votre gloire! (Magnificat p. 190)

Le rôle que joue la religion dans la vie des paysans. Ceci nous amène au rôle que joue la religion dans la vie des paysans. Les auteurs naturalistes nous ont peint des paysans qui n'élèvent jamais leur âme vers Dieu; en effet, ils n'ont pas d'âme! Par contre, Dieu occupe la place d'honneur chez les paysans de Bazin. On le prie en famille, le soir, devant la flamme vacillante de la cheminée; on le prie quand la sécheresse compromet les récoltes ou quand un fils doit partir pour le régiment; on accourt chercher le prêtre quand un des siens est sur son lit de mort; le prêtre offre au malade les dernières consolations de l'église puis, plus tard, il bénit le corps qui descend dans la terre; le prêtre décide des vocations religieuses; il opère des conversions et réconcilie les é-

poux désunis. En somme, la plupart des livres de Bazin sont imprégnés d'une atmosphère religieuse qui en rend la lecture très salutaire.

Le dimanche est un jour de repos: Les paysans respectent le précepte divin qui exige qu'on quitte les travaux pour consacrer ce jour au Seigneur. Les cloches des églises sonnent à toute volée, lançant "au loin les mêmes mots entendus bien des fois, compris depuis des siècles adoration de Dieu, oubli de la terre, pardon des fautes, union dans la prière, égalité devant les promesses éternelles". Ce sont comme "des guirlandes de joie jetées d'un clocher à l'autre." Les routes sont encombrées de monde qui répond à l'appel des cloches. Dans les champs, tout travail a cessé et "le vent qui s'est levé avec la mer et pousse plus loin qu'elle sa marée, en traversant l'immense plaine herbeuse, ne récolte pas un bruit de travail, pas une plainte de char-rue, pas un heurt de pelle, de marteau ou de hache." (La Terre qui meurt, pp. 165-166)

Le dimanche
jour
consacré
à
Dieu.

En lisant cette description, on se croirait transporté dans une de nos vieilles paroisses canadiennes où la foi s'est conservée intacte et qui explique, sans doute, les faveurs providentielles dont la race fut comblée depuis ses origines. Saine tradition qui, malheureusement subit de rudes assauts dans certaines de nos villes où, trop souvent, s'élève vers le ciel, non des prières ferventes, mais la fumée sale des usines, les jours où les chrétiens doivent offrir leur coeur à Dieu.

Dans Le Blé qui lève, Bazin déplore la corruption des ouvriers du Nivernais, amenée par le socialisme. Il nous montre les travailleurs se rongant d'oisiveté le dimanche qui devient "le chef-d'oeuvre de l'ennui quand la prière est disparue", (p. 159)

Le jour de Noël, on se rend en foule à l'église où on commémore avec ferveur la naissance de l'Enfant Jésus. A cette occasion, dans l'église de Penmur, "les visages des enfants s'épanouissaient: leurs lèvres murmuraient des paroles. Beaucoup d'autres, jeunes ou vieux, exprimaient un contentement à la pensée que le Christ était né. Quelques-uns des regards, dirigés vers le Tabernacle, disaient le plus vieil amour du monde, et le plus grand, et il y avait, dans l'église, des statues vivantes de saints, qui manqueraient à jamais d'imagiers". (p. 45, Magnificat)

La messe
de
Noël.

C'est surtout à l'heure de la mort que se manifeste la foi pro-

Une mort
chrétienne.

fonde des paysans. Dans la salle où Jacques Noellet repose, ces braves gens s'agenouillent autour du lit et on entend "un grillois de rosaires remués dans le silence de la chambre." Et le vieux récite des prières de son vieux livre de messe qu'il ouvre chaque soir depuis quarante ans. On répond mais parfois les voix s'arrêtent, coupées par les larmes.

Le surlendemain, les gens des fermes voisines et les parentés éloignées viennent à l'enterrement. "Tous ces paysans avaient le respect de la mort, et Jacques, un des moindres entre eux, un pauvre petit soldat, trouvait dans ces parentés lointaines un cortège ému, des larmes vraies et la pitié qui prie quand elle pleure. (p.189, Les Noe

Et quelle tradition émouvante que celle qui consiste à planter des petites croix sur la route du cortège, pour inviter les laboureurs à prier pour l'âme du défunt! On sent, dans toute cette description, un sentiment touchant de fraternité religieuse qui unit ces pauvres paysans dans le malheur.

Dans La Terre qui meurt, Toussaint Lumineau a des raisons personnelles de vouloir garder François et Eléonore à la Fromentière: il se fait vieux et il a besoin de se faire aider. Mais il a aussi une autre raison qu'il fait valoir à M. Meffray et qui décèle un sentiment profond chez le vieux paysan. C'est lorsqu'il crie au grand électeur de Challans ces paroles pleines de sens:

—Là où ils vont, ils se perdront tous les deux, monsieur Meffray. Vous répondrez de leur salut éternel! (p. 109)

Voilà les paroles d'un père profondément religieux: il craint l'ambiance délétère de la ville qui pourrait compromettre le salut éternel de ces deux enfants. Nous ne sommes plus à l'école de Balzac qui affirmait que la morale et la religion sont d'un ordre pécunier; nous ne sommes plus à l'école de Zola où le sentiment moral et religieux n'entre jamais dans la vie du paysan. Voici enfin un être moral un père de famille possédé d'une foi ardente et qui s'inquiète du salut éternel de ses enfants! C'est que Bazin croyait à l'immortalité de l'âme et nous sommes heureux qu'il n'ait pas craint d'affirmer ses croyances dans ses oeuvres.

En une autre occasion, Toussaint Lumineau nous fera sentir toute la foi qui l'anime. C'est le moment où il découvre l'infirmes mort au fond d'une yole:

—Seigneur! dit Lumineau agenouillé, faites qu'il ne passe pas sans ses Pâques! faites qu'il ne soit pas mort!

Le rôle du prêtre chez les paysans.

En étudiant cet aspect de la vie paysanne, il faut nécessairement indiquer le rôle que joue le prêtre dans les oeuvres de Bazin. D'abord le prêtre lui-même est fils de paysan, qui conserve l'amour de la terre et de ceux qu'elle porte. A Gildas, qui déclare qu'il cultivait la terre avant de s'enrôler dans l'armée, le prêtre répond: "Les miens l'ont aussi cultivée. C'est un grand métier". Notre étude ne serait donc pas complète si nous négligions de parler du prêtre dans les veines duquel coule du bon sang terrien. Puis les dispositions des paysans à l'égard de leur curé, le respect qu'ils lui portent, leur fidélité à suivre ses conseils indiquent, en une certaine mesure, le degré de foi qui les anime.

Pour les paysans, le prêtre est le grand médecin de l'âme qui guérit le malade et le prépare à recevoir sa récompense éternelle. Après avoir reçu les derniers sacrements de l'Eglise, Jacques Noellet semble contempler son Dieu dans l'au-delà et sa figure prend une expression sublime:

Le prêtre prépare à la mort.

"Son entrevue avec le prêtre lui avait donné un moment de calme et je ne sais quelle grandeur. Il avait dû comprendre quelque chose de l'au-delà de la vie: car ses traits s'étaient illuminés d'une expression noble et comme transfigurés. Qu'est-ce qu'il fixait ainsi du côté de la fenêtre ouverte: ses soeurs agenouillées, sa mère accroupie de lassitude et qui lui tenait toujours la main? les brins de vigne qui descendaient de la treille, dans la lumière bleue de la baie, ou les rideaux blancs que le vent agitait avec un frémissement d'oiseau qui s'envole? Non. Ses regards allaient bien par delà. Il voyait la mort, et il n'en avait plus peur, car il souriait. La paix, une espérance déjà certaine, une joie où l'âme était tout, quelque chose de détaché et de supérieur à la vie, voilà ce qui se lisait sur ce visage où la mort écrivait aussi: "J'arrive! (Les Noellet, p. 185)

Le prêtre oriente l'âme vers Dieu.

Le prêtre redonne aux malheureux la joie de vivre en orientant leurs pensées vers Dieu. Dans Le blé qui lève, le socialisme a corrompu les ouvriers qui sont remplis de haine pour leurs patrons. L'esprit de justice n'existe plus pour eux et ils martyrisent Gilbert Cloquet, homme juste pourtant, et qui tient à donner tout son rendement dans son travail. Le gendre de Gilbert Cloquet se met de la partie; sa femme est une dépensière et une ingrate. Tout s'écroule autour de

lui. Il retrouvera le bonheur et la sérénité de l'âme dans une maison de retraite où un prêtre révélera au malheureux la pauvreté des âmes sans Dieu.

—Vous n'êtes que des moitiés d'hommes, parce qu'on vous a renfermés dans la vie présente, avec défense d'en sortir par la pensée. Et vous l'avez souffert! Vous êtes bien plus pauvre que vous ne le supposez. Vous n'avez pas la terre, et vous n'avez plus le ciel. O mes bien-aimés, je veux vous rendre votre âme, votre belle âme ouvrière qui travaillait en chantant, qui s'enrichissait dans la justice, et qui s'envolait à Dieu dans la clarté". (p. 297)

Et encore: "Vous croyez que c'est le pain qui vous manque? Un peu. Mais le creux est plus profond. C'est Dieu qui vous manque." (p. 299)

Gilbert Cloquet entend ces paroles qui le décide⁺ d'aller confesser ses fautes au prêtre. Il en reçoit le pardon et alors, "il se sent léger comme un moucheron d'été". Ce même soir, une "allégresse flotte dans l'air; les étoiles parlent à Gilbert et lui disent bonjour - - - Il lui semblait qu'il avait encore son coeur d'enfant dans sa poitrine - - - Il songea au temps de la Vigie, quand la mère Cloquet attendait son gars, tous les dimanches, sur la plus haute marche de l'église. "J'ai mis bien du temps à venir, maman, dit-il, mais me voilà." (p. 301, Le Blé qui lève.)

Et le lendemain, Gilbert Cloquet, qui porte une cravate blanche, fait "ses Pâques de novembre".

Et revenu dans le Nivernais parmi les ouvriers qui l'avaient chassé, il sèmera le blé qu'il avait rapporté de cette maison de retraite et le pays récoltera une abondante moisson d'amitié fraternelle et de bonheur.

—Peu importe, à présent, d'habiter chez les autres, peu importe le chaud, le froid, la fatigue ou la mort; j'ai le coeur en paix. Il sentait une grande joie vivante monter d'elle-même, dans son coeur renouvelé. Et il dit encore:

—Je suis vieux, et cependant, voilà que je suis heureux pour la première fois! (p. 349, Le Blé qui lève.)

Dans Les Noellet, Julien Noellet nourrit une haine implacable contre son fils Pierre qui l'a trompé et que le père a chassé. Pierre s'est livré à des déboires et il se meurt, seul, dans la grande ville de Paris. Un vieillard charitable a écrit aux parents, mais le

Le prêtre
réconcilie
le père
et le fils.

père est inflexible; il faudra l'intervention du prêtre pour attendrir ce coeur rancunier. Et le prêtre accomplit cette tâche délicate sans faire de discours. Il dira tout simplement au vieux: "Le passé, mon pauvre Julien, où est-il donc? j'en suis comme toi de ce temps-là, et pourtant je te dis: Il ne faut pas rester comme vous êtes, ton fils et toi, ça ne vaut rien, ni pour lui ni pour toi".
(p. 272, Les Noellet)

Et le prêtre n'en dit pas plus. Il faut donner le temps à ces paroles de pénétrer - - . "Le passé, où est-il donc?" Vérité profonde, qu'on ne saurait discuter, exprimée dans un langage si simple! Mais le passé, c'est hier qui ne reviendra pas! Pourquoi y songer? Et le prêtre, qui s'éloigne, discerne un plus long intervalle entre les coups de marteau. Ses paroles ont porté juste! Elles ont touché le vieux car il est devenu songeur. Et ce fils mourra entre les bras de son père qui lui remet un rosaire dont le moribond baise la croix!

Le prêtre
réconcilie
les
époux.

C'est aussi le rôle de l'abbé Alain d'effectuer une réconciliation entre Marie Quéverne et son mari qui se bat pour sauver l'honneur de la France. C'est un prêtre qui peut mesurer les sacrifices que font les soldats, sacrifices qui rachètent les fautes passées. A Marie, qui délaisse son mari à cause d'une bagarre qui a coûté un peu de sang à un adversaire, il dira: "Quand la terre boit du sang de France, on vous rirait au nez, et vous le savez bien, si vous faisiez encore la dégoûtée, parce que Pierre, voilà deux ans, a tiré deux pintes de sang à un gars de la Vendée qui voulait empêcher la Bretagne de passer. Il a eu tort, je le veux bien, mais il a racheté sa faute! C'est un soldat entre les soldats - - (p. 129, Champdolent)

Marie a un coeur dur qui pardonne difficilement. Il faut donc l'attendrir en lui représentant la misère de son mari dans les tranchées: "Il faut que je vienne ici pour vous dire ces choses-là! Pour vous faire souvenir de lui! Depuis quinze mois, il vit dans cet enfer, et vous ne lui avez pas seulement envoyé une chemise pour son pauvre dos, un mouchoir pour pleurer, un paquet de tabac! Il a juste son prêt pour acheter un verre de vin, au cantonnement; il est vêtu de boue comme mes souliers, sans soutien, sans nouvelles, obligé quand même de faire bonne figure devant ses camarades. Je vous dis qu'il est admirable!" (p. 129, Champdolent)

Puis après avoir fait ressortir la grandeur d'âme de ce pauvre

soldat, il lance à Marie une question qui tombe comme un coup de foudre, qui expose aux yeux de cette femme, dans une lueur aveuglante, le triste état de son âme: "Mais vous, qu'est-ce que vous êtes?"

Et le lendemain, Marie Quéverne remettra une lettre destinée à son mari. Quand le prêtre lui demande, en prenant la lettre: —Chère pauvre femme, vous avez bien fait! C'est du bonheur que j'apporte. n'est-ce pas?" Elle fera signe que oui. (p. 138)

Nous pourrions en dire long sur le rôle héroïque du prêtre dans les tranchées, rôle qui coûta la vie à l'aumônier de Gildas. Toutefois, les exemples que nous avons cités suffiront à démontrer que Bazin a compris, dans toute sa plénitude, l'oeuvre sublime qu'accomplit le prêtre. C'est surtout lui qui travaille à la réhabilitation morale du paysan. Le sentiment qui l'anime est celui qui animait René Bazin lui-même lorsqu'il écrivit ces lignes:

"Ces âmes sont différentes et une cependant. Qu'elles le veuillent ou non, qu'elles le sachent ou l'ignorent, toutes, elles ont cessé d'appartenir au monde antique, elles ont respiré l'atmosphère de ce pays sanctifié, elles ont subi l'influence du baptême de la France. A travers chacune d'elles, je vois transparaître une image, nette ou effacée, toujours reconnaissable, celle du Maître qui apporta à la terre la charité de l'Ami des pauvres, du Consolateur des souffrants, de Celui qui a passé en faisant le bien, et qu'avec des millions de vivants et des milliards de morts, j'ai la joie de nommer: Notre Seigneur Jésus-Christ." (Rapport sur les prix de vertus, p. 63)

CONCLUSION.

Et nous voici à la fin de notre étude sur la réhabilitation du paysan dans les oeuvres de René Bazin. C'est un travail qui nous a réchauffé le coeur, car nous sommes encore plus convaincus que nous l'étions au début, que Bazin a fait une oeuvre admirable en remettant à l'honneur nos cousins et cousines d'outre-mer, les paysans et les paysannes de France, sur lesquels les auteurs naturalistes avaient jeté tant de boue.

Nous serait-il permis d'exprimer un voeu : celui de voir les oeuvres de Bazin, et surtout celles dont il a été question dans cette thèse, sur tous les rayons des bibliothèques scolaires et des bibliothèques paroissiales. Et pourquoi ce voeu.

Nous nous alarmons souvent du dépeuplement graduel de nos campagnes; nous croyons, et avec raison, que c'est à la campagne surtout que notre race pourra se maintenir dans toute son intégrité. Nos hommes d'état ne cessent de proclamer cette vérité; nous relevons, chez un de nos auteurs qui prêche éloquemment cette doctrine de la "ruralisation de la race", cette phrase lapidaire qui pourrait servir de devise au Canada français: #Vivre par la terre, grandir par la terre, vaincre par la terre."

N'est-ce pas que c'est bien dit!

Et après la crise que nous venons de traverser, qui oserait dire que ce conseil ne fût pas opportun? Il est vrai que la guerre actuelle a suscité un renouveau industriel très intense: les cheminées fument, le fer ardent coule dans les moules, les scies et les perforateurs grincent, les marteaux-pilons tonnent; chaque matin, des centaines de milliers d'ouvriers envahissent les usines pour en sortir le soir, épuisés par cette lutte gigantesque de l'homme contre le fer. Mais combien de temps cette pseudo-prospérité durera-t-elle?

Il ne faut pas être prophète pour prédire ce qui arrivera après la guerre: on cessera la fabrication des engins de guerre; l'Europe, épuisée financièrement par les dépenses fabuleuses encourues par les hostilités, réduira ses importations au minimum. Il s'ensuivra une période de réorganisation, de réajustement: il faudra faire la transition de la période de guerre où tous les efforts et toutes les volontés étaient tendus dans le seul but de vaincre l'ennemi, à une ère de paix où l'activité humaine devra s'orienter dans des voies nouvelles. Cette transition ne se

fera pas du jour au lendemain et pour plusieurs années, des milliers d'ouvriers se trouveront sans ouvrage. Ce sera la répétition de la crise de 1928-1939, mais à un degré beaucoup plus intense.

Certes, l'avenir donne lieu à bien des inquiétudes. Y a-t-il moyen de prémunir notre peuple contre ces dangers dont l'expérience d'un passé identique à la période que nous traversons actuellement annonce la venue inévitable? Faudra-t-il encore subir le joug du chômage et redevenir mendiants? Notre énergie morale devra-t-elle fléchir davantage sous les conséquences funestes de l'assistance publique? Autant de problèmes angoissants qu'il faut résoudre avant que le malheur ne nous atteigne.

Nos ancêtres ont vécu des heures difficiles; toutefois, le travail, "qui sanctifie les jours et fait les âmes fortes", ne leur a jamais manqué; ni, non plus, le fruit de leur travail qui a suffi à nourrir et à élever des familles nombreuses; ils n'ont jamais eu à mendier le pain quotidien; malgré les maigres ressources dont ils disposaient, ils achetaient, défrichaient et ensemençaient des terres; ils construisaient de belles églises qui se remplissaient tous les dimanches. Certes, ils n'ont pas manqué à leur tâche! Ils furent grands! Pourquoi? C'est parce qu'ils ont "vécu par la terre, grandi par la terre, vaincu par la terre." Plût à Dieu que moins de leurs fils, de leurs petits-fils, de leurs arrière-petits-fils eussent préféré le travail épuisant et servile de l'usine à la vie saine et libre du laboureur!

Et cette prospérité éphémère qui s'annonce aujourd'hui attirera encore vers les villes des milliers des nôtres qui devraient s'enraciner dans le sol avant qu'il ne soit trop tard. Si l'on veut durer, il faut s'attacher à ce qui dure. Si l'on construit sur des bases fragiles, temporaires, l'édifice s'écroulera dès que céderont les fondements.

Comment réussira-t-on à enrayer le flot qui menace de rompre les digues? Evidemment, c'est un problème qui relève surtout des gouvernements. Toutefois, l'école peut prêter son concours à nos hommes d'état. En plus d'un enseignement méthodique, vivant et utilitaire de l'agriculture, le maître peut développer un esprit favorable à cette étude en faisant aimer les auteurs qui exaltent la noblesse de la vocation agricole. Qu'on étudie donc en classe et qu'on fasse lire à la maison des ouvrages qui inspireront à nos enfants des campagnes une "fierté rurale." C'est dans ce but que nous recommandons certains livres de René Bazin qui communiqueront à nos enfants l'amour de la terre et le respect de ceux qui la cultivent. Et dans ce choix de livres, combien de nos auteurs canadiens ne pourrait-on pas in-

clure, le tout constituant une littérature rurale propre à enraciner
"le coeur" à la terre. Ce serait la réalisation du voeu que nous avons
formulé. # (Victor Barbeau: Pour nous grandir, p. 130)

58